



HAL
open science

La méthode simple et historique de Locke dans l'Essai et la Royal Society

Cédric Brun

► **To cite this version:**

Cédric Brun. La méthode simple et historique de Locke dans l'Essai et la Royal Society. *Philosophical enquiries : revue des philosophies anglophones*, 2014, 3, pp.87-129. hal-03896505

HAL Id: hal-03896505

<https://u-bordeaux-montaigne.hal.science/hal-03896505>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Méthode simple et historique de Locke dans l'*Essai* et la *Royal Society*¹

(C. Brun, SPH, Université Bordeaux Montaigne)

Locke n'est pas un philosophe de « système » et nombreux sont les reproches qui lui ont été adressés concernant son inconsistance, son incapacité à utiliser un langage unifié à travers l'*Essay*² ou sur la légèreté avec laquelle il a pu avancer telle ou telle thèse. Les commentateurs les plus charitables remarquent souvent que de tels défauts dans l'*Essay* étaient inévitables étant donnée la longue période sur laquelle s'est étendue la rédaction de l'*Essay*³. De ce point de vue, il peut sembler étrange de chercher à retracer l'unité de la philosophie de Locke. C'est donc un « plus petit dénominateur commun » qui a généralement été retenu pour saisir de manière unifiée la méthode adoptée par Locke pour établir sa philosophie de la connaissance : l'empirisme.

Mais, comme le signalait James Farr dans un article de 1987, « désormais, le spectre de l'empirisme ne hante plus l'*Essay* comme il a pu le faire par le passé⁴ ». L'empirisme de Locke est aujourd'hui compris de manière beaucoup plus nuancée qu'il ne l'a été par le passé. En effet, s'il ne fait aucun doute que Locke fût un empiriste, la portée exacte de cette manière de catégoriser sa philosophie ne peut être saisie que dans le contexte de son apparition, comme l'a très bien montré François Duchesneau dans son étude devenue classique : *L'empirisme de Locke* (Duchesneau 1973). Locke peut être indéniablement considéré comme un empiriste en tant qu'il souscrivait aux trois thèses suivantes : (1) il n'y a ni principes, ni connaissances innés⁵, (2) toutes les idées trouvent leur origine dans l'expérience et (3) toute

¹ Une version préparatoire de cet article a été présentée le 16 mai 2014 au sein du séminaire « Les origines anglaises de la modernité » organisé par Arnaud Milanese et Jauffrey Berthier, nous tenons à remercier tous les participants pour leurs commentaires et questions.

² Dans cet article, nous abrégeons *An Essay Concerning Human Understanding* par l'*Essay* afin de faciliter la lecture. Toutes les références renvoient à l'édition de Peter H. Nidditch et toutes les traductions seront les nôtres.

³ La première esquisse de l'*Essay*, le *Draft A*, est datée de 1671, ce qui indique une période de rédaction de l'*Essay* s'étendant sur une vingtaine d'année. Locke avait terminé cette rédaction en 1687 (d'après une lettre de Tyrrell à Locke du 6 mai 1687, (Locke 1976, vol. 3, n°932, p. 191)) et avait manifestement repoussé à de multiples reprises la parution de son ouvrage pour compléter son manuscrit sur de nombreux points à la demande de plusieurs de ses correspondants (dont Molyneux, au premier chef).

⁴ (Farr 1987, p. 51, nous traduisons)

⁵ Il est désormais bien établi que la critique des idées innées contenue dans le livre I de l'*Essay* n'avait pas spécifiquement Descartes pour cible. Comme John Yolton l'a élégamment montré dans *John Locke and the way of ideas* (Yolton 1956), l'idée que des idées et des principes innés étaient nécessaires à la stabilité de la moralité, de la religion et à la découverte des lois de la nature était une thèse très répandue en Angleterre durant tout le XVII^e siècle, notamment sous l'influence des néoplatoniciens de Cambridge. Un des aspects essentiels de cette critique est en fait une remise en cause de l'usage de la thèse des idées et des principes innés en connexion avec un autoritarisme de la pensée philosophique universitaire en ce temps. On peut donc voir également cette

connaissance est la perception de l'accord ou du désaccord entre des idées. Mais ces trois thèses suffisent-elles à l'opposer à la philosophie cartésienne, comme une conception trop rapide de l'histoire des idées du XVII^e siècle semble le faire ? En effet, l'opposition des empiristes anglais et des rationalistes du XVII^e siècle s'est radicalisée à partir de l'entreprise critique de Kant et l'on peut douter que cette seule opposition nous permette de saisir toute l'originalité de la pensée gnoséologique de Locke. Pour autant, identifier l'empirisme de Locke au baconisme de la *Royal Society* ou à la méthode sydenhamienne d'histoire nosographique, nous permet-il de clarifier l'ambition et la nature de la méthode suivie dans l'*Essay* ? Il nous semble que l'histoire des influences de l'*Essay* est plus complexe que cela. Les débats, parfois vifs, qui agitent à intervalle régulier le microcosme des études lockiennes sur ce point indiquent que cela reste un champ d'enquête largement ouvert. Il n'est pas question pour nous, dans l'espace limité de cet article, de viser à la production d'une telle histoire. Tout au moins souhaitons-nous identifier quelques points de convergences et indiquer ce qui les lie dans le projet spécifiquement lockien.

Aussi cet article poursuit-il deux types de fins. D'une manière générale cet article s'inscrit dans un projet large visant à tenter d'identifier l'unité théorique et méthodologique de l'*Essay*⁶. De manière plus spécifique, nous proposons un examen des aspects méthodologiques et théoriques qui relient Locke aux principaux courants de la philosophie naturelle de son temps. Pour ce faire, nous commencerons par examiner les liens qui existent entre le cartésianisme et la démarche suivie par Locke dans l'*Essay*, avant de montrer que cette démarche et les positions qui en découlent trouvent leur origine dans un syncrétisme proprement lockien des positions théoriques et méthodologiques qui s'ancrent dans les traditions de l'empirisme médical de Thomas Sydenham et de la philosophie naturelle de Robert Boyle représentative de l'esprit méthodologique de la *Royal Society*.

Ce parcours à travers les influences, les échanges, voire, les syncrétismes méthodologiques et théoriques vise ainsi à contribuer à la clarification (1) de ce qu'était la « méthode simple et historique⁷ » de Locke (*historical, plain method*), (2) des raisons pour lesquelles il estimait qu'il s'agissait là de la meilleure méthode pour étudier l'entendement

critique des idées innées comme le premier pas vers une remise en cause de la philosophie scolastique dans sa dimension institutionnelle.

⁶ Unité mise à mal par la tradition anglo-saxonne de commentaire de l'œuvre de Locke qui, depuis le milieu du XX^e siècle au moins, a eu tendance à parcelliser ses analyses de l'*Essay* en étudiant Locke « *on ideas* », « *on individuals* », ou encore « *on substance and essence* ».

⁷ (*Essay*, 1.2.2, p. 44)

humain et (3) de ce que cette méthode devait aux diverses influences pesant sur Locke lors de la composition de l'*Essay*. Ce faisant, nous espérons que cela offrira une interprétation de l'*Essay* sinon systématique, du moins plus unifiée que de coutume.

Locke et le cartésianisme

Comme le rappelle François Duchesneau dans les premières pages de l'étude que nous citons plus haut, les lecteurs contemporains de Locke jugeaient généralement l'*Essay* comme un ouvrage cartésien – sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit. Ainsi dans une lettre de James Tyrrell à Locke du 18 mars 1690 (mentionnée par Duchesneau) dans laquelle Tyrrell donne quelques nouvelles de l'ambiance intellectuelle d'Oxford à son ami en complément de questions d'ordre pratiques, on trouve l'anecdote suivante⁸ :

Je tenais à vous faire savoir ce que certains, inspirés par leur bonne nature, ont inventé pour dénigrer votre livre. Un ami me disait l'autre jour qu'il tenait de quelqu'un qui prétend être un grand juge des livres, que vous aviez pris tout ce qu'il y a de bon dans votre *Essay* de certains auteurs modernes français⁹. Non seulement pour ce qui concerne les notions mais aussi la manière de les ordonner entre elles. Ma réponse fut à nouveau qu'aussi longtemps que j'ai pu avoir l'agrément de votre conversation en Angleterre, au moment où l'essentiel de ce livre fut composé, vous refusiez, à ma connaissance, de lire quelque livre sur ce sujet ; que vous désiriez ne pas vous servir des notions des autres et que je ne pense pas que vous ayez changé d'avis depuis lors. Et j'ajoutai par conséquent, que s'il y avait une

⁸ « I will let you know what, the good nature of some people of this place, have invented to disparage your booke: a Freind told me the other day that he had it from one who pretends to be a great Judge of bookes: that you had taken all that was good in it; from divers moderne French Authours. not only as to the notions but the manner of connexion of them; my answer againe was. that as long as I enjoyd your conversation in England: which was when the maine body of the booke was written: to my knowledg you utterly refused to reade any bookes upon that subject: that you might not take any other mens notions: and that you have taken another course since that time I did not beleive: therefore that if you have fallen upon the notions of others, it was by a necessary traine of thoughts: since truth being but one thing hath commonly but one way to prove it: if you have any better defence then this to make; pray let me know it; and I will make it for you (...) » (Locke 1976, vol. 4, n° 1266, p. 36)

⁹ Dans l'édition Clarendon de la correspondance de Locke, il est indiqué en note que le manuscrit de cette lettre (*Bodleian Library*, MS. Locke c. 22, f. 86-87) garde la mention « Descartes » partiellement effacée avant « divers auteurs modernes français ».

ressemblance avec les notions des autres c'est par une pente nécessaire des pensées, puisque la vérité étant unique il n'y a communément pas plus d'une façon de la prouver. Si vous avez une meilleure défense que celle-ci à proposer, s'il vous plaît dites la moi, je la soutiendrai pour vous.

(Locke 1976, vol. 4, n° 1266, p. 36, nous traduisons)

Manifestement, Locke ne désirait pas être lu comme un cartésien¹⁰ et, de toute évidence, James Tyrrell était habitué à des remarques de ce genre et tenait une réponse toute prête pour disculper Locke de toute accusation de cartésianisme ou, pire, de plagiat. Dans le même esprit, dans le *Discourse in Vindication of the Doctrine of the Trinity* (Stillingfleet 1697) – que l'évêque de Worcester, Edward Stillingfleet, composa spécifiquement contre l'*Essay* – on trouve une critique de la théorie des idées de Locke, et de la théorie de la connaissance qui en découle, sur le principe que celui-ci aurait simplement adopté la conception cartésienne de l'évidence fondée sur les idées claires et distinctes¹¹.

L'histoire de la réception de l'*Essay* indique clairement que la décision quant au cartésianisme de Locke fait problème. Comme nous l'avons rappelé, l'*Essay* fut d'abord considéré comme l'œuvre d'un cartésien¹². Ce n'est qu'avec Leibniz que Locke fut lu comme un gassendiste plutôt que comme un cartésien¹³. Voltaire et les idéologues se chargèrent

¹⁰ On trouve par exemple dans *l'Éloge historique de M. Locke* de Jean le Clerc publié en préambule aux *Œuvres diverses de M. Locke* (Locke 1732) « Je l'ai moi-même ouï se plaindre de ses premières études, dans une conversation que j'eus un jour avec lui là-dessus. Et comme je lui disais que j'avais eu un professeur qui était dans les sentiments de Descartes et qui avait une très grande netteté d'esprit, il me dit qu'il n'avait pas eu ce bonheur, quoique d'ailleurs il ne fût pas cartésien, comme l'on sait ; et qu'il avait perdu beaucoup de temps au commencement de ses études, parce qu'on ne connaissait alors à Oxford qu'un péripatisme embarrassé de mots obscurs et de recherches inutiles. » (Locke 1732, Vol. 1, p. xvi, nous soulignons)

¹¹ (Stillingfleet 1697, p. 232-233)

¹² Il semble d'ailleurs que les revendications de parenté formulées par les représentants du représentationnalisme cognitif visent également à inscrire Locke dans une tradition essentiellement cartésienne. Plus exactement, comme nous l'avons vu, tout se passe comme si la théorie des idées de Locke était considérée par ces derniers comme fondamentalement cartésienne.

¹³ Leibniz fait dire à Philalèthe, le porte-parole de Locke, dans les premières pages des *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765) : « Vous étiez pour Descartes et pour les opinions du célèbre auteur de *La Recherche de la Vérité* et moi je trouvais les sentiments de Gassendi, éclairés par M. Bernier, plus faciles et plus naturels. Maintenant je me sens extrêmement fortifié par l'excellent ouvrage qu'un illustre Anglais, que j'ai l'honneur de connaître particulièrement, a publié depuis, et qu'on a réimprimé plusieurs fois en Angleterre sous le titre modeste d'*Essai concernant l'Entendement Humain*. (...) Cet auteur est assez dans le système de Gassendi, qui est dans le fond celui de Démocrite ; il est pour le vide et pour les atomes, il croit que la matière pourrait penser, qu'il n'y a point d'idées innées, que notre esprit est *tabula rasa*, et que nous ne pensons pas toujours : et il paraît d'humeur à approuver la plus grande partie des objections que M. Gassendi a faites à M. Descartes. » (Leibniz 1990, I.I., p. 55)

ensuite de faire de Locke un empiriste radical et un sensualiste¹⁴, avant qu'au XIX^e et au début du XX^e siècles on ne considère à nouveau que l'*Essay* était d'essence cartésienne. De ce point de vue, la position d'un commentateur comme James Gibson dans son ouvrage *Locke's Theory of Knowledge and its Historical Relations* (Gibson 1917) est caractéristique d'une conception des liens entre Locke et le cartésianisme qui détermina plusieurs générations d'historiens de la philosophie anglo-saxons.

Pour Gibson, Locke aurait emprunté à Descartes non seulement les fondements de sa théorie des idées, mais surtout les principes même de l'investigation philosophique. Ainsi, dans *Of the Conduct of the Understanding*¹⁵, lorsque Locke explique, dans la section 35 consacrée à « l'ignorance accompagnée d'indifférence¹⁶, » que sur les trois sortes d'hommes dont la connaissance est déficiente¹⁷ celui qui est totalement ignorant et indifférent à l'une ou l'autre proposition ou doctrine est dans la meilleure position pour acquérir des connaissances, Gibson voit affleurer très explicitement une application de la méthode du doute hyperbolique :

Car ainsi il peut rechercher la vérité en suivant une méthode appropriée ; c'est-à-dire en enquêtant directement sur la nature des choses, sans se préoccuper des opinions des autres sur cette question et sans se laisser troubler par leurs débats et leurs disputes, mais en examinant ce qu'il peut découvrir par lui-même en poursuivant sincèrement la vérité. Celui qui enquête selon des principes déterminés dans quelque science que ce soit, même s'il est résolu d'examiner et de juger ces principes librement, se range lui-même dans une école qu'il ne quittera pas tant qu'il n'en aura pas été chassé. Par quoi l'on voit que l'esprit est insensiblement engagé à défendre autant qu'il le peut sa position et demeure inconsciemment de parti pris.

¹⁴ On notera la célèbre déclaration de Voltaire dans sa XIII^e lettre philosophique (1734) : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu, qui en fait modestement l'histoire. Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain ». (Voltaire et Pomeau 1992, p. 83) Voir également l'introduction de *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac où celui-ci loue Locke pour s'être « borné à l'étude de l'esprit humain » plutôt que de s'être perdu dans les errements de la métaphysique (Condillac et Crampe-Casnabet 1998, Introduction.).

¹⁵ (Locke 1823, vol. 3, p. 203-289)

¹⁶ (Ibid. p. 269-271)

¹⁷ Précisément, « ceux qui sont totalement ignorants, ceux qui doutent de quelque proposition qu'ils ont eu par le passé ou qu'ils sont actuellement inclinés à avoir, et ceux, finalement, qui soutiennent et professent avec assurance une proposition sans l'avoir jamais examinée ni être convaincus par des arguments fondés ». (*Ibid.*, p. 269, nous traduisons)

(...) Celui qui commence à avoir le moindre doute sur les doctrines qu'il a reçu sans examen devrait, autant que possible, se considérer lui-même dans un état d'ignorance concernant cette question. Et, rejetant toutes ses notions passées et toutes les opinions des autres, il devrait examiner dans une parfaite indifférence la question à sa source sans aucune inclination pour quelque côté ni aucune considération pour ses anciennes opinions – ou celles des autres – qui n'ont pas été examinées. (Locke 1823, vol. 3, p. 269-271, nous traduisons)

En effet, on voit dans la fin de ce passage que celui qui a adopté, sans l'examiner, une position doctrinale sur une question, doit « se considérer dans un état d'ignorance » s'il veut pouvoir « examiner la question à sa source », c'est-à-dire revenir à l'examen des données de l'expérience¹⁸. Gibson explique que cette différence tient à une modification profonde, chez Locke, de la fonction de la philosophie. Il n'est pas question, pour Locke de chercher à fonder la possibilité de la connaissance vraie ou de la science sur la base d'une conception de la certitude.

Laissant à d'autres la tâche d'étendre les limites de la connaissance, [Locke] cherchait à déterminer, par une procédure de réflexion systématique, la nature et l'étendue de cette connaissance. Plutôt que de rechercher une méthode qui, une fois découverte, nous permettrait de procéder dogmatiquement, il proclame la nécessité d'une enquête critique. (Gibson 1917, p. 209)

Ainsi, même si l'ambition générale de Locke semble distincte de celle de Descartes, on reconnaît à Locke de grandes affinités avec certaines positions et certains aspects de la démarche d'enquête philosophique du philosophe français. Certains sont même allés jusqu'à

¹⁸ Cependant, on voit que la résolution proposée par Locke de ce doute ne passe pas par l'élaboration d'un *cogito* mais plutôt par l'examen renouvelé d'expériences et d'observations directes des qualités des choses et leur enregistrement dans une histoire naturelle. De ce point de vue, comme nous le verrons *infra* dans la section 1.3, il est probable que la lecture cartésienne de ce passage proposée par Gibson ne soit pas la plus adéquate.

affirmer que, du point de vue de la méthode, il fallait reconnaître une quasi identité entre les positions de Descartes et de Locke¹⁹.

Il est incontestable que Locke a été confronté au cartésianisme de manière assez approfondie dès le début des années 1660 ; un de ses *Common-Place Books* porte notamment la marque d'un intérêt particulier pour la *Dioptrique* et les *Météores*, dans leur traduction latine, et pour les *Principia Philosophiae*, et peut-être pour les *Meditationes de prima philosophiae*. Locke entreprit à cette occasion deux observations de philosophie naturelle : une première sur le vide (intitulée *Vacuum*) consistant en une analyse critique du concept de vide tel qu'il est défini par Descartes et une seconde qui prend la forme d'une étude spéculative de type cartésienne sur les mouvements élastiques (*Elasticus motus*)²⁰. Locke reconnaît explicitement une dette à l'égard de Descartes dans sa première réponse à Stillingfleet, *A Letter to Edward, Bishop of Worcester* (1697) :

Je dois reconnaître que je suis redevable à ce gentilhomme justement admiré de m'avoir délivré de la manière inintelligible de parler en usage dans les écoles en son temps. Cependant, je suis loin d'attribuer à ses écrits les erreurs ou les imperfections que l'on peut trouver dans mon *Essay*, comme si elles trouvaient leur origine dans sa pensée. Je dois vous avouer, monseigneur, que ces erreurs ont jailli de mes propres pensées pendant que je réfléchissais autant que je pouvais à mon propre esprit et aux idées que j'y observais, et qu'elles ne sont pas dérivées de quelque autre source.

(Locke 1823, vol. 4, p. 48)

Cependant, on peut penser que Locke cherche en fait, dans ces lignes, à préserver ses travaux de toute ombre projetée par le cartésianisme (soit par souci de manifester l'originalité de ses positions, soit pour éviter tout amalgame de sa position au cartésianisme). L'intérêt très net manifesté par Locke pour l'œuvre de Descartes dès 1660, mais aussi durant son long séjour en France (entre 1675 et 1679, lors duquel il entra en contact avec plusieurs cartésiens dont Régis) indique sans aucun doute possible une assez bonne connaissance du cartésianisme par Locke. Dans le même temps, l'insistance avec laquelle il a cherché à détromper ses

¹⁹ Voir *infra*, cette section, la position défendue par Peter Schouls.

²⁰ (Voir Bodleian Library, MS. Locke 32554 1662b ; 1662a, f. 70-01 et 75, 95)

contemporains le jugeant cartésien, doit nous conduire à considérer avec suspicion toute lecture qui ferait de lui un cartésien « orthodoxe ».

C'est pourtant ce qu'a soutenu Peter Schouls²¹ pour lequel l'héritage cartésien chez Locke se trouverait plus certainement dans la méthode que dans quelque position doctrinale que ce soit et « cela implique d'attribuer un très haut degré de ressemblance méthodologique entre leurs travaux respectifs²² ». Cette thèse, assez radicale, a suscité de nombreuses critiques lors de son apparition²³, mais Schouls ne semble pas s'être rendu aux arguments de ses adversaires et continue de soutenir depuis près de trente ans que la méthode de Locke dans l'*Essay* n'est autre que la méthode de Descartes²⁴. Schouls procède par analyse comparative : identifiant tout d'abord les traits caractéristiques de la méthode cartésienne (qu'il considère correspondre à la nature même du raisonnement chez Descartes), il insiste sur les similitudes qui existent entre les conceptions de la raison chez Descartes et chez Locke pour finalement indiquer comment la « méthode simple et historique » de Locke devrait être comprise.

Selon Schouls la méthode cartésienne est essentiellement caractérisée par le double processus de « résolution » et de « composition²⁵ ». La « résolution » doit être comprise non seulement en termes d'analyse du complexe en ses parties simples constituantes, mais surtout comme une saisie intuitive (*intuitus*) du résultat final de cette analyse. La « composition » consiste alors en une reconstruction rationnelle d'un tout systématique intelligible à partir de ces éléments simples (*deductio*). Selon lui, cette deuxième composante de la méthode cartésienne correspond à la déduction au sens technique du terme : c'est un système intelligible déductif qui est construit à travers le processus de « composition ». Les systèmes déductifs ainsi obtenus par « résolution » et « composition » correspondent, selon Schouls, à ce que Descartes appelle « *scientia* » et ce que Locke nommait « *general knowledge* ». Ainsi,

²¹ Schouls a d'abord exposé et défendu cette idée dans son article. "The Cartesian Method of Locke's *Essay concerning Human Understanding*" (Schouls 1975b). L'approfondissement de cette thèse constitue l'essentiel de son ouvrage *The Imposition of method: a study of Descartes and Locke* (Schouls 1980).

²² (Schouls 1980, p. 21)

²³ Voir en particulier les articles de F. Duchesneau « La méthode Cartésienne et l'interprétation de P. A. Schouls » (Duchesneau 1975) et de John Yolton "Comments on Professor Schoul's Paper" (Yolton 1975) et la réponse de P. Schouls "Comments on Professors Yolton and Duchesneau" (Schouls 1975a).

²⁴ Peter Schouls continue d'y faire référence dans son *Reasoned Freedom : John Locke and Enlightenment* (Schouls 1992, en particulier p. 29-37) et semble ne pas avoir modifié son analyse dans son récent *Descartes and the possibility of science* (Schouls 2000, en particulier p. 7-9 et 75-76).

²⁵ Ces deux processus correspondent respectivement au deuxième et au troisième précepte de la méthode présentés par Descartes dans la seconde partie du *Discours de la méthode* (Descartes et Alquié 1963, vol. 1, p. 586-587 ; AT VI, 518-519)

tous deux auraient conçu les processus de « résolution » et de « composition » comme des composants essentiels de la méthode *et* de la raison.

En effet, l'empirisme de Locke lui imposait, pour fonder la connaissance, de situer tout ce qu'il y a de simple dans l'expérience sensible, mais l'expérience étant composée, il lui était nécessaire de faire appel à la « résolution » pour isoler les composants simples. « Le fondement de toute connaissance générale est ainsi atteint au moyen de la division en idées simples, caractérisées par leur indivisibilité, de ce qui est primitivement donné dans un composé initial²⁶ ». Une fois ces idées simples isolées, elles sont alors systématisées par « composition » ; c'est-à-dire qu'elles sont organisées dans un système déductif intelligible. Ainsi, puisque, selon Schouls, ces deux concepts de « résolution » et de « composition » sont à la fois des éléments définissant la méthode cartésienne et des traits caractéristiques des conceptions lockiennes de la raison et de la méthode, ces dernières étaient nécessairement cartésiennes. Il nous semble cependant que deux critiques principales peuvent être formulées à l'encontre de l'argument de Schouls²⁷.

Primo, il semble que les caractérisations proposées par Schouls de la « résolution » et de la « composition » soient trop générales pour être pleinement opérantes dans le contexte spécifique de la réception de Descartes par Locke. En effet, tant que l'on comprend ces deux processus en termes de déconstruction et de reconstruction systématique, comme le fait Schouls, il n'y a rien de bien surprenant à les retrouver dans les méthodes de Descartes et de Locke et on pourrait les retrouver au même titre chez bien des auteurs qui ne sont pas considérés comme cartésiens (Ainsi, Sydenham conseille-t-il de décomposer les observations des états morbides afin de recomposer un tableau clinique complet de la maladie). Une définition plus précise de ces deux concepts est nécessaire si l'on cherche à caractériser précisément la méthode lockienne en termes d'influence cartésienne.

Secundo, au-delà de cette imprécision, une telle thèse repose sur une interprétation de la méthode cartésienne qui est limitée aux déclarations explicites de Descartes à ce sujet dans les *Regulae* et le *Discours de la Méthode*. Cette interprétation semble laisser de côté une tension

²⁶ (Schouls 1980, p. 16, nous traduisons) Voir également “The Cartesian Method of Locke’s *Essay concerning Human Understanding*” (Schouls 1975b, p. 579 et 596).

²⁷ Bien que Schouls soutienne sa position par de nombreuses citations de Descartes et de Locke et par une argumentation détaillée, nous ne nous lancerons pas dans une critique point par point de cette dernière. Non seulement cela nous engagerait dans un développement à la fois long et impliquant des répétitions avec les sections qui suivent, mais cela nous semble éloigné du cœur de notre propos. Aussi ne pouvons-nous que proposer une réponse générale à Schouls qui supposerait, nous en sommes conscient, un exposé plus approfondi sur ce point précis pour être pleinement valable.

fondamentale qui parcourt la conception et la pratique cartésienne de la philosophie naturelle dès les *Essais* et qui culmine dans les dernières pages des *Principes*.

La question de l'unité de la méthode et de son application chez Descartes a fait l'objet d'un examen renouvelé²⁸ ; et la méthode, telle qu'elle est présentée dans les *Regulae* puis dans les premières parties du *Discours de la Méthode*, ne saurait s'entendre comme l'alpha et l'oméga de la conception cartésienne de la méthode ; d'autant moins si l'on est attentif à l'exposé des avancées permises par cette méthode dans les *Essais* (en particulier dans les *Météores* et la *Dioptrique*).

Il y a dans les *Regulae* et le *Discours de la Méthode* une conception de la connaissance et de la vérité selon laquelle la connaissance se fonde sur *l'intuitus* et la *deductio*, visant à inscrire les objets de la philosophie naturelle dans une *mathesis universalis*. C'est cette conception de la méthode cartésienne qui semble commander l'interprétation de Schouls, puisque le produit de la « composition » doit être compris à la fois comme un tout déductivement structuré et prouvé et comme parfaitement certain (c'est-à-dire relevant d'une connaissance pour laquelle il n'est pas possible d'envisager des *degrés* de certitude). Mais cette conception de la méthode semble entrer en tension d'abord avec l'usage des *analogies* et des *conjectures* dans les *Essais* et, ensuite, avec certaines déclarations de Descartes à la fin de la quatrième partie des *Principes* selon lesquelles on peut « distinguer deux sortes de certitudes » : la « certitude morale²⁹ » et « une certitude plus que morale³⁰ ». En d'autres

²⁸ Notons le travail capital de Jean-Luc Marion sur ce point, dans son ouvrage *Sur l'Ontologie grise de Descartes : science cartésienne et savoir aristotélicien dans les Regulae* (Marion 1975). Plus récemment les travaux de Edwin Curley « Certainty : Psychological, Moral and Metaphysical » et de Daniel Garber « Descartes and Experiment in the *Discourse* and *Essays* » (in *Essays on the Philosophy and Science of René Descartes*, ed. by S. Voss, 1993, respectivement p. 8-30 et p. 288-310) ont proposé de relire les travaux de philosophie naturelle de Descartes à la lumière de l'évolution de ses positions épistémologiques dans son œuvre. Enfin, la contribution d'Ettore Lojacono au volume *Descartes* dirigé par Jean-Luc Marion (Marion 2007) « L'attitude scientifique de Descartes dans les *Principia* » (Lojacono 2007) et l'article de Roger Ariew « Descartes's Fable and Scientific Methodology » (Ariew 2005) ont contribué à repenser les tensions apparentes de la méthode cartésienne dans ses versions initiales et tardives en fonction des objectifs métaphysiques et pragmatiques de Descartes.

²⁹ « Mais néanmoins, afin que je ne fasse point de tort à la vérité en la supposant moins certaine qu'elle n'est, je distinguerais ici deux sortes de certitudes. La première est appelée morale, c'est-à-dire suffisante pour régler nos mœurs, ou aussi grande que celle des choses dont nous n'avons point coutume de douter touchant la conduite de la vie, bien que nous sachions qu'il se peut faire, absolument parlant qu'elles soient fausses. » (*Principes*, quatrième partie, 205, AT. IX, 323) Cette certitude morale est sans aucun doute préfigurée dans le *Discours de la méthode* par « l'assurance morale » qui est telle « qu'à moins que d'être extravagant » on ne peut douter de la chose dont on a une assurance morale bien que l'on n'en ait pas une « certitude métaphysique » (Descartes et Alquié 1963, vol. 1, p. 610, AT. IV, 37-38).

³⁰ « L'autre sorte de certitude est lorsque nous pensons qu'il n'est aucunement possible que la chose soit autre que nous la jugeons... Et elle est fondée sur un principe de métaphysique très assuré, qui est que, Dieu étant souverainement bon et la source de toute vérité, puisque c'est lui qui nous a créé, il est certain que la puissance

termes, et pour suivre ici Ettore Lojacono dans « L'attitude scientifique de Descartes dans les *Principia*³¹ », c'est la fonction épistémologique de la conjecture dans la conception cartésienne de la philosophie de la nature qui semble à première vue absente de l'interprétation de la méthode de Descartes adoptée par Schouls.

Même s'il est sans doute erroné d'attribuer à Descartes une « *method by hypotheses* » – au sens anglo-saxon – qui serait unifiée de bout en bout dans son œuvre et qui consisterait à adopter une démarche alliant procédures conjecturales et analogiques et validation ou invalidation d'hypothèses, il reste que de nombreux passages de *L'Homme* ou du *Monde* et des *Principes* mobilisent le registre de la « fable », de l'hypothèse, « au travers de laquelle [il] espère que la vérité ne laissera pas de paraître suffisamment³² ». D'une certaine manière, l'ambition cartésienne de réduction de la physique à la géométrie, ainsi que son mécanisme, sont marqués par cette dimension analogique de la méthode d'enquête et d'exposition adoptée par Descartes très tôt dans son œuvre. Comme le remarque Ettore Lojacono :

La grande difficulté du projet de formalisation du monde se révèle à Descartes justement dans les *Regulae*, au moment même où il essaie de démontrer la forme de l'anaclastique, démonstration (...) conduite sous la dictée des premières *regulae*, mais qui se révèle aussi comme le lieu dramatique où l'auteur se trouve obligé de reconnaître la relative impuissance de la mathesis face à certains phénomènes de la réalité sensible et, par conséquent, d'imaginer un autre champ épistémologique où il croit possible l'intelligibilité de l'univers des choses matérielles que les philosophes expliquaient par une transcription conceptuelle obscure et inutile. (Lojacono 2007, p. 238)

Ainsi la démonstration géométrique et la démonstration par conjecture, telles qu'elles sont caractérisées par Descartes dans plusieurs lettres de 1638³³, constituent-elles des aspects

ou faculté qu'il nous a donné de distinguer le vrai d'avec le faux, ne se trompe point, lorsque nous en usons bien et qu'elle nous montre évidemment qu'une chose est vraie. » (*Principes*, quatrième partie, 206, AT. IX, 324)

³¹ (Lojacono 2007)

³² *Le Monde* (Descartes et Alquié 1963, vol.1, p. 343, AT. XI, p. 31)

³³ Voir, par exemple, la lettre de Descartes à Mersenne datée par Adam et Milhaud du 17 mai 1638 : « Vous demandez si je tiens que ce que j'ai écrit de la réfraction soit une démonstration ; et je crois que oui, *au moins autant qu'il est possible d'en donner en cette matière*, sans avoir, auparavant démontré les principes de la physique par la métaphysique (ce que j'espère faire quelque jour, mais que ne l'a point été par ci-devant), et

complémentaires du projet épistémologique et métaphysique de Descartes. Elles ne sont pas *stricto sensu* contradictoires dans la mesure où l'épistémologie cartésienne ne saurait être isolée de ses motivations métaphysiques et proprement scientifiques. Dès lors, s'appuyer sur une réduction de la méthode cartésienne à la « résolution » et à la « composition » comme le propose Schouls, c'est s'interdire de penser l'originalité de la position cartésienne. Et nous voudrions montrer qu'en plaquant cette méthode sur l'*Essay*, on oublie que Locke adopta une conception de la méthode en philosophie de la nature (méthode mise en œuvre dans l'*Essay*) qui a plus de similarités avec la méthode de la démonstration par conjecture qu'avec la démonstration géométrique de Descartes.

Malgré notre désaccord avec la thèse de Schouls, il est indubitable que la théorie de la connaissance lockienne confère la primauté à l'expérience sensible dans l'acquisition des connaissances et, plus généralement, dans les processus cognitifs. Indéniablement, cette théorie s'appuie sur une première étape d'*analyse* syntaxique des idées (dont la distinction entre idées simples et idées complexes est l'axe principal) qui prend place dans un projet de production déductive d'une théorie des idées relevant d'une enquête de psychologie empirique. Certainement, cette enquête n'est pas indépendante d'une reconstruction rationnelle des différents éléments de cette psychologie dans une « doctrine des signes » – ou sémiotique³⁴. Locke propose en effet, dans le livre II de l'*Essay* une analyse à la fois généalogique et épistémologique des idées devant lui permettre d'examiner les limites de notre pouvoir de connaître.

Mais cette description nous semble manquer ce qui fait l'originalité de la démarche (et des thèses) de Locke parce qu'elle ne rend pas compte de la double ambition qui anime Locke dans l'élaboration de sa théorie des idées. Locke cherche non seulement à déterminer les limites du pouvoir de connaître humain et donc des domaines pour lesquels une telle connaissance est possible, mais il cherche aussi à jeter les bases métaphysiques d'une

autant qu'aucune autre question de mécanique ou d'optique ou d'astronomie, ou autre matière qui ne soit point purement géométrique ou arithmétique, ait été jamais démontrée. Mais d'exiger de moi des démonstrations géométriques en une matière qui dépend de la physique, c'est vouloir que je fasse des choses impossibles » (Descartes et Alquié 1963, vol. 1, p. 62, AT. II, 142, nous soulignons). Voir aussi la lettre à Morin du 13 juillet 1638, notamment sur la distinction établie par Descartes entre « expliquer » et « prouver » (Descartes et Alquié 1963, vol. 1, p. 71-77, notamment 72-73AT. II, 199 sq., notamment p. 200).

³⁴ « La troisième branche peut être appelée σημειωτική, ou doctrine des signes – les signes les plus courants étant les mots, on l'appelle aussi λογική, ou logique – elle a pour rôle d'étudier la nature des signes dont l'esprit se sert pour comprendre les choses ou pour communiquer aux autres sa connaissance. » (*Essay*, 4.21.4, p. 720, nous traduisons)

alternative au système substantialiste scolastique afin de fonder la possibilité de la connaissance en philosophie naturelle.

Cette double volonté a pour conséquence essentielle de placer Locke en situation délicate dès qu'il doit préciser la méthode d'enquête qu'il suit dans l'*Essay*, car la détermination de la méthode d'enquête dépend de la nature de son objet. Il lui est donc impossible d'adopter une méthode sans présumer de la nature de l'objet qui doit être déterminée par le résultat même de cette enquête. C'est pourquoi il n'y a, nulle part dans l'*Essay*, de présentation explicite et complète de la méthode adoptée par Locke.

Rareté des textes présentant la méthode de Locke dans l'Essay

Toute tentative de comprendre ce qu'était la méthode de Locke est en effet contrariée par l'absence d'une présentation ou d'une discussion thématique explicite de celle-ci dans son œuvre. Seules quelques allusions à la méthode affleurent dans l'*Essay*. Tout d'abord Locke la nomme en 1.1.2 (p. 44) : « Méthode simple et Historique » (*Historical, plain Method*) et en présente les objectifs : « expliquer, selon cette méthode historique et simple, les voies par lesquelles notre entendement parvient à atteindre ces notions que nous avons des choses et établir une mesure de la certitude de nos connaissances ou des fondements de cette certitude ». Puis, en 2.11.14-15, Locke précise que sa présentation des différentes sortes d'idées et des facultés de l'esprit humain répond en fait au projet d'une « histoire des premiers commencements de la connaissance humaine » (p. 162). En 4.3.16 il compare les efforts fructueux d'observation de « certains hommes » (*some Men's generous pains*) aux travaux spéculatifs stériles des alchimistes (*the Philosophers by the fire*) et des philosophes scolastiques (*schoolmen*) et en 4.12.9-13 où il affirme que « l'expérience doit nous enseigner ce que ne peut nous apprendre la raison³⁵ » concernant les substances et que l'on doit se méfier des « maximes générales, des principes incertains et des hypothèses gratuites³⁶ ».

Le reste du corpus lockien n'est guère plus explicite concernant la nature de sa méthode simple et historique. Nous n'avons relevé qu'une poignée de références explicites à peu près claire dans sa correspondance (*Locke to William Molyneux, 26 December 1692 ; Locke to william Molyneux, 15 June 1697 ; Locke to Anthony Collins, 21 [and 24] March 1704*), mais

³⁵ (*Essay*, 4.12.9, p. 644, nous traduisons)

³⁶ (*Ibid*, p. 647)

il ne s'agit en général que d'une référence en passant ou d'une référence à la méthode de Boyle ou de Sydenham, qui n'explicite guère sa nature :

Cependant, j'espère que [*l'Essay*] peut être d'un grand secours pour ceux qui voient et suivent cette méthode simple et aisée de la nature afin de les conduire à la connaissance par la voie la plus courte et la plus claire. Pardonnez-moi cette vanité, c'est avec le dessein d'enquêter sur la nature et les pouvoirs de l'entendement que je l'ai écrit, et seul l'espoir qu'il puisse rendre service à la vérité et à la connaissance pouvait excuser sa publication.³⁷
(Locke to Anthony Collins, 21 [and 24] March 1704, Locke 1976, vol. 8, n° 3498, p. 255-256)

Le texte fournissant le plus de détails concernant la méthode lockienne est sans aucun doute le court manuscrit *On Method* de 1694 (MS Locke e. 288, ff. 115-116) qui, d'abord publié par Lord Peter King en 1829 dans sa célèbre *Life of John Locke, with Extracts from His Correspondence, Journals, and Commonplace Books*, a fait l'objet d'une nouvelle transcription et d'une analyse attentive par James Farr dans un article de 1987 : « The Way of Hypotheses : Locke on Method³⁸ ». Ce texte était apparemment initialement conçu par Locke pour être ajouté à *l'Essay* lors de la seconde édition, mais Locke semble l'avoir abandonné malgré les requêtes de Molyneux. Dans ce manuscrit, Locke définit la méthode de la manière suivante :

La manière de découvrir la vérité (dans la mesure où nous sommes capables de l'atteindre, étant donnés la myopie et l'obscurité qui nous affligent) consiste à poursuivre aussi loin que possible l'hypothèse qui nous semble la plus claire et la plus cohérente sans qu'elle ne soulève aucune objection ou sans qu'elle ne vienne en susciter de nouvelles dans le cours de notre recherche, jusqu'à ce que nous ayons mené notre présent principe aussi loin que possible et donné toute la clarté et toute la force que nous pouvions à chacune de ses parties. (...) (Cité dans Farr 1987, p. 71, nous traduisons)

³⁷ Vues les difficultés pour accéder au texte de la correspondance de Locke en France, nous reproduirons systématiquement le texte original en note. "Yet, I hope, [*this Essay*] may be of great use to those who see and follow that plain and easy method of nature, to carry them the shortest and clearest way to knowledge. Pardon me this vanity; it was with a design of inquiring into the nature and powers of the understanding, that I writ it; and nothing but the hope that it might do some service to truth and knowledge, could excuse the publishing of it." (Locke 1976, vol. 8, n° 3498, p. 255-256)

³⁸ (Farr 1987)

On s'aperçoit que Locke semble attribuer à la notion d'hypothèse un rôle clef dans sa méthode. On ne peut espérer découvrir la vérité selon Locke qu'en faisant preuve de tolérance, de ténacité et, par-dessus tout, d'une bonne compréhension des hypothèses alternatives. Ainsi, nous ne devons adopter « l'hypothèse qui semble la plus claire et la plus cohérente » qu'après l'avoir tolérée « pour ce qu'elle vaut » c'est-à-dire après avoir retracé son rôle dans le « système entier » d'où elle est extraite. Les inévitables objections qui sont avancées ne doivent pas être considérées comme décisives d'entrée de jeu ; la faiblesse de notre entendement laisse inévitablement ouverte la possibilité d'une erreur ou d'une exception imprévue et il est plus profitable de défendre l'hypothèse plutôt que de l'abandonner immédiatement. Enfin, parce que les objections émergent généralement d'hypothèses adverses, il est nécessaire de les examiner elles aussi « en tant que telles », c'est-à-dire en tant qu'elles sont fondées dans un autre « système entier de connaissance ». C'est donc à la comparaison des hypothèses en compétition que Locke nous invite, sur la base des fondements de chacune des hypothèses dans les « systèmes entiers de connaissances » dont elles sont issues.

On voit qu'ici c'est bien d'une « *method by hypotheses* » qu'il semble s'agir. Mais, c'est autour de la clarté et de l'évidence (ce qui donne des accents très cartésiens à ce texte) que s'articule son traitement de la notion d'hypothèse dans ce texte. Ce texte entre cependant en conflit avec de nombreux passages de l'*Essay* où Locke met son lecteur en garde contre l'usage des hypothèses³⁹. La partie « historique » ou expérimentale de sa méthode n'est pas abordée, ce qui laisse une fois de plus dans l'ombre le sens dans lequel il faut l'entendre.

À travers l'ensemble du corpus lockien, on trouve cependant des évocations générales des histoires naturelles ou de la méthode médicale « historique » de Sydenham. Dans l'*Essay* 3.11.24-25, Locke insiste par exemple sur la nécessité d'enregistrer les idées simples qui se présentent constamment ensemble lors de l'observation des substances individuelles pour éviter la confusion due à l'emploi du même mot, par diverses personnes, pour désigner « une collection de qualités sensibles plus ou moins nombreuses proportionnellement à l'étendue de leur expérience ou à la précision de leur examen des qualités de la chose tombant sous cette dénomination⁴⁰ ». (p. 522).

³⁹ Voir *Essay* 4.20.8-10 ; il y a une tension entre l'attitude explicite concernant le statut des hypothèses en philosophie naturelle dans l'*Essay* et certains textes de la correspondance, nous revenons sur ce point plus loin.

⁴⁰ (*Essay*, 3.11.25, p. 522)

Enfin Locke aborde régulièrement dans sa correspondance avec William Molyneux (quoique toujours de manière superficielle) des questions d'ordre méthodologique⁴¹. Mais toutes ces références restent limitées car elles supposent plutôt qu'elles ne présentent ou défendent la méthode historique de Locke. Tout au plus voyons-nous Locke défendre une méthode prônant l'observation et l'examen directs des qualités des choses plutôt que l'adhésion à une doctrine pour des raisons d'autorité, de tradition ou de facilité.

Il semble que Locke nous laisse sans exposé explicite de la nature de la méthode qu'il suit. Le fait qu'il n'aborde pas plus précisément cette question de la nature de la méthode dans sa correspondance avec ses plus proches amis et collaborateurs peut être compris comme une indication. Si Locke n'a pas besoin d'indiquer plus précisément la nature de sa méthode c'est parce qu'elle est paradigmatique des choix méthodologiques scientifiques de son époque (en particulier de la méthode d'inspiration baconienne prônée par la *Royal Society* et de celle adoptée par Sydenham dans ses recherches médicales). Vues les précautions prises par Locke pour distinguer précisément sa position théorique vis-à-vis de celle de Descartes, s'il avait été en désaccord sur tel ou tel aspect de la méthode qui avait cours en son temps dans les cercles de philosophes de la nature, il n'aurait pas omis de l'indiquer à un Molyneux ou à un Tyrrell. Inversement, ceux-ci n'auraient pas manqué de lui demander des éclaircissements si sa conception de la méthode d'enquête avait été fondamentalement distincte de celle qui avait cours à la fin du XVII^e siècle en Angleterre.

Avant de nous tourner vers ces deux influences importantes du projet de Locke que sont l'art médical de Thomas Sydenham et la philosophie naturelle de Robert Boyle, il faut remarquer que la tension entre la méthode par hypothèse et la méthode historique qui ressort des éléments textuels que nous avons mentionnés ci-dessus rejoue la difficulté que nous

⁴¹ Voir en particulier les lettres de Locke à William Molyneux du 26 décembre 1692, où Locke rend hommage à la méthode historique adoptée par Boyle dans son ouvrage *A General History of the Air* (« It is a general history of the air, which though left by him very imperfect, yet I think the very design of it will please you, and it is cast into a method that any one who pleases may add to it, under any of the several titles, as his reading or observation shall furnish him with matter of fact. If such men as you are, curious and knowing, would join to what Mr. Boyle had collected and prepared, what comes in their way, we might hope in some time to have a considerable history of the air, than which I scarce know any part of natural philosophy would yeild more variety and use; but it is a subject too large for the attempts of any one man, and will require the assistance of many hands to make it a history very short of compleat. » (Locke 1976, vol. 4, n°1583, p. 609-610)) et du 15 Juin 1697 concernant les hypothèses en médecine et les progrès accomplis par R Blackmore à partir de la méthode proposée par Locke (« I have always thought, that laying down, and building upon hypotheses, has been one of the great hindrances of natural knowledge; and I see your notions agree with mine in it. And, though I have a great value for Sir R. Blackmore, on several accounts, yet there is nothing has given me a greater esteem of him, than what he says about hypotheses in medicine, in his preface to K. Arthur, which is an argument to me that he understands the right method of practising physick. » (Locke 1976, vol. 6, n° 2277, p. 144-145)).

indiquions à la fin de la section précédente. Lorsque Locke semble adhérer à une méthode par hypothèses, il paraît contredire certaines de ses positions épistémologiques les plus centrales dans l'*Essay* (par exemple le fait que le degré de probabilité d'une proposition tiennent d'abord à la précision et à l'étendue de nos expériences, 4.15.4). À l'inverse, lorsqu'il embrasse la méthode historique de la collection d'observations, il semble condamné à tomber dans le travers qu'il critique lui-même dans son manuscrit sur la méthode :

Car telle est la faiblesse de notre entendement qu'à moins que nous ayons des démonstrations claires, nous pouvons à peine nous attacher à quelque vérité qui ne serait pas susceptible de quelque exception que nous serions tout à fait incapable d'éliminer. Par conséquent, si, sur cette base, nous sommes contraint d'abandonner notre opinion précédente, nous serons dans une fluctuation perpétuelle, changeant d'avis chaque jour et passant d'un côté à un autre, nous devons perdre toute stabilité de pensée et finalement abandonner toute vérité probable comme si elle n'était rien ou, ce qui n'est guère mieux, nous estimer indifférent quant à la décision que l'on adopte. (Cité dans Farr 1987, p. 70, nous traduisons)

En fait, la difficulté est celle de savoir comment on peut déterminer la méthode d'enquête sur un objet de connaissance sans pour autant présupposer ce que cette enquête est censée révéler. Locke tente pourtant dans l'*Essay* de clarifier sa position, en particulier en 4.12.13 (p. 648), lorsqu'il explique l'usage que l'on peut faire des hypothèses :

Ce ne signifie pas que nous ne devons jamais user d'hypothèses, quelles qu'elles soient, lorsque nous voulons expliquer des phénomènes naturels. Les hypothèses, si elles sont bien conçues sont au moins d'un grand secours pour la mémoire et nous conduisent souvent à de nouvelles découvertes. Mais ce que je veux dire, c'est que nous ne devrions pas les accepter avec trop de hâte (ce que l'esprit, qui voudrait toujours pénétrer les causes des choses et avoir des principes sur lesquels s'appuyer, est très prompt à faire) avant d'avoir très précisément examiné les cas particuliers, réalisé plusieurs expérimentations sur les choses que nous voudrions expliquer par notre hypothèse et voir si elle s'accorde avec tout cela. (*Essay*, 4.12.13, p. 648, nous traduisons)

La méthode lockienne apparaît donc dès l'abord dans une position ambiguë et inconfortable. Une des manières d'expliquer cette tension consiste à chercher dans les influences respectives de Sydenham et de Boyle l'origine du problème. Le premier aurait déterminé Locke à rejeter tout usage des hypothèses tandis que le second aurait amené Locke à identifier dans les hypothèses un moyen d'augmenter nos connaissances. Il est certain que ces deux auteurs ont fortement marqué de leurs sceaux la conception lockienne de la philosophie naturelle et que l'on ne peut réellement saisir cette dernière sans faire le détour par leurs propres conceptions de la philosophie naturelle⁴². Mais il nous semble cependant que cette ambiguïté et la tension sous-jacente qui l'anime a été clairement identifiée par Locke et que la méthode qu'il adopte dans l'*Essay* vise justement à la dépasser.

L'influence de l'empirisme médical de Sydenham sur la philosophie de Locke

L'intérêt de Locke pour la médecine est attesté dès les premières années qui suivirent l'obtention de sa Maîtrise à Oxford dans ses premiers *Medical Notebooks*⁴³ : il y réunissait des recettes et prescriptions curatives ainsi que des notes sur les lectures du programme médical à Oxford. On sait également qu'il assistait son ami Richard Lower dans ses expériences physiologiques et hématologiques ; il semble même avoir mené des expériences de son propre cru. Il est probable qu'il ait alors considéré l'opportunité d'embrasser une carrière de médecin⁴⁴ et l'on pense qu'il chercha à obtenir un poste de « *Faculty studentship* » en médecine qui lui aurait permis de rester à Oxford sans prononcer ses vœux. Aussi, durant la période à Oxford de 1658 à 1666, Locke consacra une énergie considérable à ses études médicales, à mener des expériences ou à collaborer avec des amis et collègues médecins. Les premières années furent d'abord consacrées à l'étude de la médecine galénique, avant de s'orienter vers l'école « chimiste », auprès de Thomas Willis. La lecture, à deux reprises, de l'ouvrage de Jean

⁴² Ce faisant, comme le faisait remarquer Claire Crignon lors de la présentation d'une version préparatoire de ce texte, il ne faudrait pas ignorer l'influence que Locke eut probablement sur chacun de ces deux « grands hommes » qu'étaient Boyle et Sydenham. Les influences fonctionnent dans les deux sens. Mais il faudrait alors ajouter à ce que nous faisons ici un travail complémentaire consacré à l'impact des réflexions épistémologiques de Locke sur chacun de ces deux savants.

⁴³ (*Early Medical Notes*, Bodleian Library, MS. Locke 1650s? e. 4.)

⁴⁴ Cependant, il n'était pas rare, à l'époque, qu'un étudiant se destinant à poursuivre une carrière ecclésiastique se préparât, à la marge de sa formation, à maîtriser quelques rudiments de médecine, car les ouailles venaient souvent chercher auprès de leur recteur, ou de leur évêque, les conseils médicaux qu'ils pensaient pouvoir trouver chez celui qui avait suivi des études universitaires. Un ministre du culte avait l'occasion, durant sa formation, d'échanger des recettes curatives, de lire quelques manuels de médecine, voire, de suivre quelques cours. De ce point de vue la *Siris* de l'évêque Berkeley est représentative de ce genre de fonction médicale d'un homme d'église.

Baptiste van Helmont *Ortus Medicinae* semble avoir déterminé certains aspects des écrits de Locke sur la respiration et sur les gaz (notamment sur le manuscrit *Morbus*)⁴⁵.

Si l'on peut considérer que l'affirmation de Patrick Romanell selon laquelle Locke vint à la philosophie « sur le tard » est exagérée⁴⁶, il n'en reste pas moins que, jusqu'à la publication de l'*Essay*, des *Two Treatises* et des *Letters concerning Toleration*, Locke se considérait sans doute plus comme un médecin que comme un homme de lettres ou comme un philosophe moral⁴⁷. Il n'est donc pas improbable – et, pour tout dire, il nous semble raisonnable d'affirmer – que Locke fut durablement influencé dans sa manière de concevoir la recherche en philosophie par cette formation médicale initiale. De nombreux commentateurs insistent donc sur l'influence qu'elle eut sur la « Méthode simple et Historique » de Locke⁴⁸.

Presque toujours, lorsqu'on mentionne ce lien de la philosophie lockienne avec la médecine, on insiste sur l'importance qu'eut Thomas Sydenham sur l'orientation expérimentale de Locke. Il faut rappeler que Locke fit la connaissance de Sydenham – et devint rapidement un de ses intimes – dès 1667, lors de son arrivée à Exeter House (la résidence à Londres de Lord Ashley Cooper qui devint 1^{er} Comte de Shaftesbury en 1672). Autrement dit, Locke rencontra Sydenham peu de temps après la première édition de l'ouvrage qui le rendit célèbre *Methodus curandi febres propriis observationibus superstructa* (Sydenham 1666). Pendant les cinq années de leur plus proche collaboration, Locke le suivit lors de consultations⁴⁹, lui procurant assistance et parfois conseil, collabora avec lui à la rédaction d'articles médicaux et méthodologiques et organisa un groupe de discussion « scientifique » se réunissant régulièrement à Exeter House⁵⁰. Il paraît donc raisonnable de penser que Locke fut

⁴⁵ Jonathan Walmsley dans son article « *Morbus* – Locke's early essay on disease » (Walmsley 2000, p. 370) indique que Locke lut l'édition de 1648 du *Ortus Medicinae* vers 1660-1661 et sa réédition de 1652 entre 1665 et 1667 ; il donne en annexe de son article une nouvelle transcription du manuscrit. Le manuscrit *Morbus* de Locke a donné lieu ces dernières années à une vive polémique entre Peter Anstey et Jonathan Walmsley. Le premier affirme que ce texte aurait pu être rédigé par Boyle et s'accordait avec sa philosophie naturelle, tandis que le second soutient que Locke est nécessairement l'auteur du manuscrit qui, sur le fond, critique des thèses boyliennes, ce qui remet en cause toute une tradition d'interprétation de l'influence de Boyle sur Locke dont Anstey est le principal héraut. Pour plus de détail nous renvoyons, non seulement à l'article de Jonathan Walmsley déjà cité, mais aussi à « Robert Boyle and Locke's 'Morbus' entry : a reply to J.C. Walmsley » (Anstey 2002a) et à « 'Morbus,' Locke and Boyle— a response to Peter Anstey » (Walmsley 2002).

⁴⁶ Voir l'ouvrage de Patrick Romanell : *John Locke and medicine : a new key to Locke* (Romanell 1984).

⁴⁷ Nous passons sur les détails de la biographie « médicale » de Locke qui porte cependant témoignage du fait qu'il était hautement respecté par de nombreux médecins pour ses talents médicaux et sa connaissance et qu'il continua à traiter des patients toute sa vie (notamment des amis et des mécènes comme Lord Shaftesbury lui-même dont Locke sauva la vie en 1668). Une première approche est fournie dans *L'Empirisme de Locke* de François Duchesneau (Duchesneau 1973, p. 5-8), mais pour une étude plus détaillée sur cet aspect de sa vie, nous renvoyons à l'étude de Kennett Dewhurst *John Locke (1632-1704) Physician and Philosopher : A Medical Biography* (Dewhurst 1963).

⁴⁸ Le premier à avoir insisté sur ce fait est Gunnar Aspelin dans son article « Locke and Sydenham » (Aspelin 1949). Outre les travaux de Patrick Romanell et de François Duchesneau que nous avons déjà cité plus haut, Miguel Sanchez-Gonzalez a récemment proposé une relecture des liens entre les études médicales de Locke et sa philosophie dans l'article : « Medicine in John Locke's Philosophy » (Sanchez-Gonzales 1990).

⁴⁹ Voir la lettre de Sydenham à Boyle du 2 avril 1668 dans laquelle Sydenham indique que Locke l'accompagnait dans de nombreuses visites à ses patients (Boyle *et al.* 2001, vol. 4, p. 55)

⁵⁰ Guy Meynell, qui s'est spécialisé dans l'étude des travaux de Sydenham, remarque que les deux principaux essais auxquels Locke a collaboré avec Sydenham (*Anatomia* et *De arte medica*) portent très clairement la marque de la plume de Locke (non seulement du point de vue stylistique et phraséologique, mais surtout du

influencé, dans sa pratique médicale – et sans doute aussi dans sa méthode d'enquête philosophique – par la méthode prônée par Sydenham⁵¹.

L'épître dédicatoire des *Observationes medicae* (1676) de Sydenham au docteur Mapletoft souligne clairement que Locke partageait sans réserve sa conception de la méthode d'enquête en médecine et en philosophie naturelle :

Vous savez aussi combien un ami intime qui nous est commun [Locke] et qui a examiné la question de près et de manière exhaustive, s'accorde avec moi concernant la méthode dont je parle ; un homme qui, par la précision de son esprit, par la rigueur de son jugement, par la simplicité (et par simplicité je veux dire excellence) de ses manières, a peu d'égaux et aucun supérieur dans la présente génération.

(Sydenham et al. 1848, vol. 1, p. 6, nous traduisons)

L'hommage rendu à Locke semble indiquer qu'il a activement participé au développement de la méthode adoptée par Sydenham dans les *Observationes medicae*. Mais comment caractériser cette méthode ? En quoi devait-elle être déterminante pour l'élaboration de l'*Essay* ?

Sydenham a entrepris une révision révolutionnaire de la méthode d'Hippocrate. Il pensait en effet que la nature agit secrètement et possède « une puissance cachée d'action⁵² », ce qui explique que nous ne puissions déterminer les causes des maladies. Aussi devons-nous « reconnaître notre ignorance et admettre seulement une cause invisible, inexplicable et maligne⁵³ ». Par conséquent, Sydenham considérait que l'étiologie médicale n'était pas du ressort du médecin : « c'est une affaire difficile et, peut-être, inexplicable⁵⁴ ». Dès lors, plutôt que de formuler des théories oiseuses, il entreprit d'identifier et de classer les différentes espèces de maladie à l'aide d'une étude des symptômes observables. Ce n'est que dans un second temps que l'on pouvait tenter d'administrer tout remède se révélant efficace. Ainsi, la première caractéristique de la méthode de Sydenham est l'observation « historique » des

point de vue théorique). Dans son article "Locke as author of *Anatomia* and *De arte medica*" (Meynell 1994, notamment p. 72) il affirme que les deux essais « proviennent de la pensée de Locke ».

⁵¹ Il serait cependant plus juste de dire que l'influence a été mutuelle, et que la méthode médicale de Sydenham est aussi lockienne que la méthode suivie dans l'*Essay* est sydenhamienne.

⁵² *Methodus curandi febres* (Sydenham et al. 1987, p. 231-232, nous traduisons)

⁵³ (Op. cit., p. 59)

⁵⁴ (Op. cit., p. 103)

maladies. Cette histoire des maladies doit prendre la forme, nous dit-il dans la préface des *Observationes medicae*, « d'une description qui doit être à la fois graphique et naturelle⁵⁵ ». Mais il faut lui adjoindre en second lieu une méthode de traitement (ou « praxis ») qui soit à la fois « exacte et régulière⁵⁶ ». La constitution de l'histoire de la maladie passe elle-même par une approche méthodique que Sydenham résume en un petit nombre de préceptes :

1. « Tout d'abord il est nécessaire de réduire toutes les maladies à des espèces définies et certaines, et ce, avec le même soin que celui que l'on voit chez les botanistes dans leurs phytologies⁵⁷. »
2. « Pendant que l'on complète l'histoire de la maladie, toute hypothèse qui a pu occuper l'esprit de l'auteur au préalable doit être suspendue⁵⁸. »
3. « Troisièmement, il est nécessaire (...) de distinguer les phénomènes particuliers et constants des phénomènes accidentels et adventices ; ces derniers étant ceux qui dépendent de l'âge ou du tempérament du patient et des différentes formes de traitement médical⁵⁹. »
4. « Finalement, on observera avec soin les saisons particulières de l'année qui favorisent des plaintes particulières⁶⁰. »

La difficulté principale de la méthode, telle qu'elle est ici décrite par Sydenham, tient à l'indétermination dans laquelle il semble laisser la manière dont on peut effectivement réduire les différentes maladies à des classes. En d'autres termes, c'est la question de la classification en espèces qui est posée par la composante historique de la méthode de Sydenham. Il apporte quelques précisions par la référence à la botanique, certes, mais c'est plus loin, dans le chapitre II de la première partie des *Observationes*, qu'il précise les différentes opérations qui sont inhérentes à cette réduction en espèces.

Réduire toutes les espèces d'épidémies à des classes, les arranger selon leurs caractéristiques phénoménales, mettre au jour leurs caractéristiques idiopathiques et déterminer en détail la méthode propre de traitement pour

⁵⁵ (Sydenham *et al.* 1848, vol. 1, p. 12, nous traduisons)

⁵⁶ (Ibid., p. 12, nous traduisons)

⁵⁷ (Ibid., p. 13)

⁵⁸ (Ibid., p. 14)

⁵⁹ (Ibid.)

⁶⁰ (Ibid., p. 14-15)

chacune d'entre elles, voilà un travail si difficile (...) qu'une vie de médecin ne suffira jamais à collecter suffisamment de données. (Sydenham et al. 1848, Ière part., chap. II, art. 21, p. 39, nous traduisons)

En d'autres termes, c'est en s'appuyant sur les propriétés sensibles (« cliniques » dirions-nous) du patient que le médecin peut classer les maladie en espèces morbides. La méthode historique de Sydenham est d'abord caractérisée par une attention aiguë aux symptômes révélés par l'examen clinique du patient. C'est donc par la découverte de similarités et de régularités phénoménales que la classification est possible. Et l'on comprend alors que les espèces, genres et sortes de maladies ne sauraient être des espèces *naturelles*. Pourtant, il continue d'utiliser le vocabulaire philosophique des « formes » et des « espèces » substantielles au sujet des maladies, laissant parfois penser qu'il suppose l'existence d'une essence réelle des maladies permettant une classification nosographique fondée sur la découverte de l'ordre réel de la nature. Cet usage idiosyncrasique de la terminologie aristotélicienne dans le cadre d'observations « historiques » peut surprendre, mais il reflète l'originalité de la position de Sydenham. Ne pouvant connaître la nature réelle des maladies, le médecin doit se satisfaire de ce à quoi il a accès pour soigner son patient : l'état du patient lui-même. La seule voie d'entrée possible dans l'étude de la maladie est l'observation « historique » des particularités et des variations individuelles. Certes, l'anatomie peut fournir les bases d'une science médicale, mais Sydenham lui reproche explicitement de demander trop de temps d'études pour des résultats auxquels on peut parvenir par la simple observation⁶¹.

La tâche du médecin consiste donc à rechercher, à partir d'une observation toujours particulière, des régularités phénoménales afin de déterminer des choix thérapeutiques généraux. D'une certaine manière, la médecine ainsi comprise constitue un paradigme parfait de l'enjeu de la constitution d'une science de la nature fondée sur l'observation. Si Locke partageait avec Sydenham l'adhésion à la méthode que nous venons de rappeler brièvement, il y a des raisons de penser que cette conception de la méthode d'enquête en philosophie naturelle fut directement responsable de la conception de l'*Essay*.

L'histoire des notes de James Tyrrell, en marge de sa copie de l'*Essay*, est célèbre. Tyrrell y note (à la hauteur du passage de l'*épître au lecteur*, p. 7, où Locke prend la liberté de

⁶¹ Voir, sur ce point, la préface aux *Observationes medicae*, art 20 (Sydenham et al. 1848, vol. 1, p. 20)

« déranger » le lecteur avec l'histoire de sa rédaction) qu'il était présent en 1673 à l'une de ces réunions (auxquelles Locke fait référence dans le passage en regard de la note) et précise que le sujet proposé par Locke à la discussion concernait « la moralité et la religion révélée ». Après une vingtaine d'année, Tyrrell avait sans doute eu du mal à resituer la date de cette réunion, et l'on sait désormais que cette réunion avait du avoir lieu durant l'hiver 1670-1671. Mais parce qu'il était un ami proche et un correspondant régulier de Locke, la plupart des commentateurs ont accepté sa parole sans réellement l'examiner. Pourtant il semble bien que Tyrrell ne soit pas un témoin très fiable (ce manque de fiabilité contribua d'ailleurs sans doute à sa disgrâce progressive aux yeux de Locke). Son insouciance, et sa mémoire défaillante sont particulièrement flagrantes dans sa correspondance avec Locke concernant les papiers que Locke laissa en sa possession durant son exil et concernant la première esquisse de l'*Essay*⁶². Bien que l'on ne puisse pas réfuter totalement la validité de la note manuscrite de Tyrrell (et l'on verra ci-dessous qu'elle offre une clef de lecture intéressante pour l'*Essay*), il semble bien que la liste des participants à cette réunion comptait plutôt des médecins ou des philosophes de la nature que des « gens de lettres ». À partir d'une enquête sur les *Notebooks* et les correspondances, il apparaît⁶³ que Locke avait réuni autour de lui : Thomas Sydenham, Richard Lower, John Mapletoft, David Thomas, et peut-être Thomas Willis et Robert Boyle (bien que ce dernier ne fût sans doute pas totalement remis de son attaque cérébrale de juin 1670 à ce moment-là) et, si l'on en croit son propre témoignage, Tyrrell lui-même⁶⁴. Tous (mis à part Locke, Boyle et Tyrrell) étaient docteurs en médecine et Tyrrell semble être « l'intrus » de la liste, dans la mesure où il n'avait aucun intérêt particulier pour la médecine ou la philosophie naturelle et qu'il avait davantage de goût pour les questions de philosophie morale et politique. Patrick Romanell suggère qu'ils débattaient des études de Sydenham sur la variole⁶⁵. Et, plus précisément, de la question de la possibilité d'une connaissance pleine de

⁶² Parmi les lettres entre Locke et Tyrrell dans la correspondance on consultera notamment (Locke 1976, vol.2, n° 554, 775, 842 ; vol.3, n° 889, 957, 1015, 1019, 1027, 1227, 1236 ; vol.4, n° 1312, 1378, 1403, 1420, 1424, 1430, 1461, 1464, 1477, 1522)

⁶³ (Voir Romanell 1984, p. 146 sq.)

⁶⁴ Sydenham, Lower, Mapletoft pratiquaient tous à Londres à ce moment. Thomas (le précédent médecin de Shaftesbury, qui avait présenté Locke à ce dernier) était installé à Salisbury et Willis avait ouvert une consultation à Westminster, tandis que Boyle avait emménagé chez sa sœur Lady Ranelagh près de Pall Mall. Tyrrell, quant à lui habitait Oakley, qui se trouve trop loin de Londres pour envisager qu'il ait pu faire la route, en hiver, pour une réunion d'un cercle d'érudit.

⁶⁵ Affirmation qui semble confirmée par une note manuscrite intitulée *Variola* dans les manuscrits de Locke (Bodleian Library, MS. Locke c. 29, f. 22Locke 1670a) ainsi qu'une épître dédicatoire de la main de Locke et une préface au traité de Sydenham sur la Variole (Conservées dans les Shaftesbury Papers, Bundle 47 au Public record Office de Londres, PRO 30/24/47/2, ff. 60-69, Locke 1670b).

l'essence de la maladie. Romanell estime qu'un tel sujet de philosophie naturelle ou de médecine s'accordait mieux avec les centres d'intérêt principaux de chacun des participants et avec l'architecture de l'*Essay* lui-même. L'accent mis par Locke sur cette question dès la rédaction du *Draft A* (avec le problème des qualités et des noms de substances) en fait un bon candidat pour l'origine du débat ayant mené à la rédaction de l'*Essay*.

Mais, même dans l'éventualité où la version de Tyrrell serait valable, la proximité entre la méthode de Sydenham et celle suivie par Locke dans l'*Essay* est si grande qu'il paraît hautement probable que la forme et la matière même de celui-ci furent en partie déterminés par la conception sydenhamienne de la recherche en médecine et en philosophie naturelle. Selon Romanell, cette méthode comptait trois composants essentiels : un aspect « historique » ou observationnel, un aspect « simple » ou pragmatique, et un aspect anti-dogmatique⁶⁶. Romanell affirme que ces trois composants de la méthode simple et historique de Sydenham peuvent être retrouvés dans les divers écrits médicaux de Locke. Ainsi, dans les *Smallpox fragments*, il identifie un témoignage essentiel de l'adhésion de Locke à la méthode de Sydenham :

Mais ce n'est que de l'ostentation et de la perte de temps que de supposer des hypothèses qui sont souvent très fausses et toujours incertaines ; et de prétendre enquêter sur l'essence des choses et montrer la manière dont on observe des choses que l'on ne peut pas connaître parce qu'elles sont au-delà du pouvoir de nos sens ou hors d'atteinte de notre entendement (...) Les hypothèses n'ont d'utilité qu'après avoir observé les choses avec soin, pour aider notre mémoire, mais elles sont très rarement suffisamment sûres et solides sans expérience pour affermir notre pratique ou nous conduire dans une

⁶⁶ Notons que ces trois composants peuvent sembler similaires aux réquisits méthodologiques de Bacon. Chez Bacon aussi les dangers de l'adoption d'une hypothèse initiale sont signalés (le philosophe de la nature prend le risque de chercher à tout prix la confirmation de son hypothèse dans ses observations). Mais il y a une distinction essentielle entre les deux dans la mesure où, pour Bacon, cet agnosticisme était initial et devait conduire à la découverte des formes (ou de la nature) des phénomènes dont on a préalablement dressé la liste des instances. Pour Sydenham et Locke, à l'inverse, cet agnosticisme devait être étendu au résultat de l'enquête en ce qu'il laissait ouverte la possibilité d'une révision de l'hypothèse par l'observation clinique de nouveaux faits. De la même façon, l'orientation pragmatique de la méthode simple et historique de Locke et Sydenham peut sembler avoir des accents baconiens. Mais si pour Bacon l'utilité était le signe de la vérité, pour Sydenham et Locke, l'utilité n'avait aucun rapport avec la vérité mais constituait seulement la limite de notre incurable ignorance de l'étiologie de la pathologie considérée.

voie d'opération certaine. (Locke 1670b, retranscrit par Romanell dans Romanell 1984, p. 71, nous traduisons)

On voit que ce rejet des hypothèses chez Locke fait très clairement écho au passage de la préface des *Observationes medicae* de Sydenham que nous citons plus haut, dans lequel Sydenham condamne lui aussi l'adhésion à des hypothèses dans la démarche de construction de l'histoire de la maladie⁶⁷. Ainsi, il apparaît que Locke défendait une conception de l'enquête en médecine dans laquelle l'observation doit prendre le pas sur l'adhésion initiale à des hypothèses. Sa correspondance, comme nous le mentionnions dans la section précédente, en porte la trace et il n'est pas besoin d'insister davantage sur ce point une fois cité le texte de la lettre de Locke à Molyneux du 20 janvier 1693⁶⁸ :

Au sujet des théories générales, je suis tout à fait d'accord avec vous qu'elles ne sont pour la plupart qu'une sorte de rêves éveillés, et une fois que les hommes se sont échauffés la tête avec, elles sont tenues pour des vérités indubitables, et alors elles doivent diriger le monde des ignorants. Comme vous l'observez bien, lorsque les hommes établissent les fondations en leur propre fantaisie et cherchent ensuite à ajuster les phénomènes des maladies et à les traiter à l'aune de ces fantaisies, cela revient à prendre les choses par le mauvais bout. Étant donné le modèle que le Docteur Sydenham a établi, je me demande comment les hommes peuvent encore retourner à cette manière romanesque de faire de la médecine. Mais je vois qu'il est plus facile et plus naturel pour les hommes de construire leurs propres châteaux dans les airs que d'étudier proprement ceux qui sont déjà là. C'est un travail qui requiert du temps, de la précision, de l'attention et du

⁶⁷ Rappelons cependant que le manuscrit sur la méthode (que nous mentionnions *supra* dans la section 1.2. : MS Locke e. 288, ff. 115-116) semble clairement en contradiction avec cette condamnation des hypothèses.

⁶⁸ « But I perfectly agree with you concerning general theories, that they are for the most part but a sort of waking dreams, with which when men have warm'd their own heads, they pass into unquestionable truths, and then the ignorant world must be set right by them. Tho' this be, as you rightly observe, beginning at the wrong end, when men lay the foundation in their own phansies, and then endeavour to sute the phænomena of diseases, and the cure of them, to those phansies. I wonder that, after the pattern Dr. Sydenham has set them of a better way, men should return again to that romance way of physick. But I see it is easier and more natural for men to build castles in the air of their own, than to survey well those that are to be found standing. Nicely to observe the history of diseases in all their changes and circumstances, is a work of time, accurateness, attention, and judgment; and wherein if men, thro' prepossession or oscitancy mistake, they may be convinced of their error by unerring nature and matter of fact, which leaves less room for the subtlety and dispute of words, which serves very much instead of knowledge in the learned world, where methinks wit and invention has much the preference to truth. » (Locke 1976, vol. 4, n°1593, p. 628-629)

jugement que d'observer avec soin l'histoire des maladies dans tous leur changements et dans toutes leurs circonstances ; par où, si les hommes pouvaient être convaincus de leurs erreurs par la nature infaillible des faits, plutôt que par leurs préjugés et leur négligence, il y aurait moins de place pour les subtilités et les disputes de mots qui sont plus fréquentes que la connaissance dans le monde des savants, où, je pense, il y a plus de préférence pour l'invention et l'esprit que pour la vérité. (Locke 1976, vol. 4, n°1593, p. 628-629, nous traduisons)

Tous ces textes (manuscrits médicaux, lettres à Molyneux) indiquent une méthodologie médicale qui est à la fois expérimentale (ou, du moins, fondée sur l'observation) anti-dogmatique et à visée pragmatique ; en d'autres termes, il s'agit d'une méthode qui vise à produire des résultats pratiques grâce à une observation minutieuse qui ne soit pas excessivement affectée par des présupposés et des attentes théoriques.

Tout lecteur de Locke doit s'apercevoir maintenant que c'est là exactement le point de vue caractéristique de l'*Essay*. Ainsi, dans le chapitre XX du livre IV, lorsque Locke présente les causes d'erreur, il indique que deux des trois sources de la mauvaise mesure de la probabilité consistent soit à prendre pour principe des hypothèses douteuses (4.20.8-10), soit dans l'utilisation d'une hypothèse reçue sans examen (4.20.11). Les principes apparaissent si pernicieux aux yeux de Locke qu'il subvertissent tous les fondements légitimes de la probabilité : la conformité avec nos expériences et la conformité avec les témoignages des expériences des autres. Pour Locke, adhérer à un principe revient à une « folie » au sens propre, car les fous (*madmen*) n'ont pas perdu la faculté de raisonner mais « ayant joint ensemble quelques idées de manière erronée, ils les prennent pour des vérités et ils se fourvoient comme le font les hommes qui raisonnent juste sur de faux principes⁶⁹ ». Comme pour la folie, il n'est pas de remède à l'adhésion aux principes. Aussi faut-il prendre garde de protéger les enfants contre tout principe (*Essay*, 4.20.9, p. 712) ; et nous devons, une fois adulte, veiller à rester « sur nos gardes » (*wary*) dans toute observation. De même, une hypothèse reçue implique de renoncer aux prérogatives de l'expérience pour déterminer l'assentiment. C'est l'expérience elle-même qui doit être suivie, mais cela n'est possible qu'à la condition qu'elle ne soit pas orientée par quelque hypothèse. Dans le même esprit, lorsqu'on prête attention à la première esquisse de l'*Essay* (le *Draft A*, de 1671), on s'aperçoit que Locke semble y reprendre certains principes épistémologiques de la méthode de Sydenham. Ainsi, à la section 15, Locke professe-t-il un pessimisme épistémique qui n'est pas sans rappeler les passages de la *Methodus curandi febres* que nous citons plus haut. Locke considère en effet que nous ne pouvons être « assuré de la vérité des

⁶⁹ (*Essay*, 2.11.13, p. 161)

propositions universelles où sont liées des causes et des effets » car « nous n'avons aucune connaissance du *modus operandi* de la manière dont les effets sont produits⁷⁰ ».

Ces altérations sont causées par des particules si petites, si minuscules, qu'elles ne sauraient tomber sous l'observation des sens ; aussi ne puis-je avoir aucune connaissance de la manière dont elles opèrent, car je ne suis informé par mes sens que des altérations qui se sont effectivement produites. Ce qui nous permet de saisir, en passant, combien nos sens contribuent à notre entendement. (Locke et al. 1990, p. 31)

En s'appuyant sur les nombreux passages du *Draft A* qui peuvent sembler d'une veine sydenhamienne, Jonathan Walmsley, dans son article « Locke's Natural Philosophy in Draft A of the *Essay* » (Walmsley 2004), va jusqu'à affirmer que :

Le *Draft A* formule clairement les doctrines de Sydenham sur la philosophie naturelle : nous n'avons aucune connaissance des causes naturelles inobservables, nous ne pouvons donc pas résoudre les disputes à leur sujet et, par conséquent, nous devrions seulement nous fier à l'expérience pour fonder la connaissance en philosophie naturelle. (Walmsley 2004, p. 24, nous traduisons)

Sans aucun doute, il y a entre Sydenham et Locke des affinités théoriques et épistémologiques. De toute évidence, la méthode simple et historique de Locke est très proche de la méthode d'enquête médicale prônée par Sydenham. Cependant, vue la proximité entre les deux hommes durant les années de maturation de chacun de leurs systèmes, on peut se demander qui influença le plus l'autre, comme nous le remarquons plus haut, les influences fonctionnent dans les deux sens. Quoi qu'il en soit de la primauté entre les deux auteurs, la réduction de la méthode d'enquête lockienne à celle de Sydenham nous semble par trop exclusive dans la mesure où elle revient généralement à compter pour rien les liens qui unissent la méthode expérimentale de Boyle à l'*Essay* de Locke. Il nous semble de plus en

⁷⁰ *Drafts for the Essay concerning human understanding, and other philosophical writings* (Locke et al. 1990 p. 30-31)

plus clair que la position de Locke ne peut être saisie que dans l'influence cumulée de ces deux méthodes et du mécanisme de Descartes.

L'influence de la Royal Society sur Locke

a) Locke et le « baconisme » de la *Royal Society*

L'hypothèse interprétative aujourd'hui majoritaire dans le domaine des études lockiennes consiste à faire de Locke un tenant éminent de la méthode adoptée par les membres de la *Royal Society*. En ce sens, la méthode simple et historique de Locke serait, pour l'essentiel, similaire à la méthode « expérimentale » ou « baconienne » des histoires naturelles *telle qu'elle était prônée par Boyle* et la plupart des membres de la *Royal Society*. Plusieurs éléments militent pour une telle filiation méthodologique. Tout d'abord il faut rappeler que Locke possédait une abondante collection d'ouvrages de Bacon, et en avait lu la plupart de manière approfondie puisque ses *Common-Place Books* en portent de nombreuses citations et mentions⁷¹. Ensuite il y a la rencontre, l'amitié et la coopération de Locke avec Boyle qui, en tant que membre de la *Royal Society*, est tenu pour être un partisan du baconisme ambiant dans cette société savante. Depuis l'ouvrage de Peter Alexander *Ideas, qualities and corpuscles : Locke and Boyle on the external world* (Alexander 1985), c'est désormais devenu un *topos* des commentaires de l'*Essay* de considérer comme cruciale l'influence de Boyle sur la philosophie de la connaissance et sur la conception de la philosophie de la nature de Locke. Mais c'est bien d'abord la présence du terme « *history* » chez Locke et chez Bacon, pour décrire ou qualifier leurs méthodes respectives, qui retient le plus immédiatement l'attention. Même si cet indice n'est pas conclusif, il a certainement dirigé de nombreux commentateurs dans cette direction⁷². Nous voudrions montrer que c'est,

⁷¹ J. Harrison et P. Laslett dans *The Library of John Locke* (Harrison et Laslett 1971) indiquent que Bacon est le quatrième auteur le plus représenté (avec dix-sept entrées) dans la bibliothèque de Locke (qui comptait environ trois mille six cents titres entre la fin des années 1670 et 1700) après Boyle (soixante-dix entrées), Locke lui-même (quarante-cinq entrées) et Cicéron (vingt-neuf).

⁷² Une telle similarité nominale ne peut cependant pas pleinement compter comme un argument interprétatif concluant. Cette similarité aurait pu émerger d'autres influences qui n'ont pas grand-chose à voir avec le baconisme. En effet, le terme d'histoire est un terme qui est lié depuis l'antiquité à la tradition empiriste en médecine. À ce titre, Locke pourrait être considéré avoir autant d'affinité avec Galien et Hippocrate qu'avec Bacon. Récemment, Paula Findlen dans son article « *Francis Bacon and the Reform of Natural history in the Seventeenth Century* » (Findlen 1997) a souligné les différences entre les conceptions baconienne et antique de l'histoire naturelle. Cela implique qu'une analyse précise du sens dans lequel Locke utilise la notion d'histoire naturelle dans son œuvre devrait être menée au préalable.

en fait, plutôt au nom d'une unité de *Weltanschauung* que la proximité de Locke à la méthode baconienne est affirmée.

Ainsi Neal Wood, dans un article déjà ancien : « The Baconian Character of Locke's Essay » (Wood 1975) affirme-t-il : « il est incontestable que Locke est baconien, que *An Essay Concerning Human Understanding* est baconien de bout en bout⁷³. » Wood élabore sa thèse en réaction à une très célèbre (et non moins caricaturale) affirmation de James Gibson dans son ouvrage *Locke's Theory of Knowledge* (Gibson 1917) : « Il n'y a pas la moindre trace d'une influence de Bacon dans l'*Essay*⁷⁴. » Il constate également que pendant longtemps, l'influence de Bacon sur la méthode de Locke est restée sous-estimée⁷⁵. Wood remarque que les spécialistes de Bacon, à l'inverse, ont généralement souligné l'étendue de son influence sur Locke à travers l'ambiance intellectuelle de la *Royal Society*⁷⁶. Dans le même esprit, il indique que la plupart des contemporains de Locke lisaient son œuvre comme un exemple caractéristique des travaux des modernes (des baconiens) contre les anciens (« la veine actuelle de l'antiquité » comme l'appelait Locke dans l'*Essay* 4.17.19, p. 686) dans « la querelle des livres⁷⁷ ».

Mais les éléments directs de preuve au soutien de cette thèse restent minces. Par exemple, si l'*observation* des changements induits par le temps dans les choses est bien prescrite par Locke dans de nombreux passages, il faut reconnaître que certains auteurs non-baconiens auraient tout à fait pu également se retrouver dans un tel principe méthodologique. En fait, il ne semble pas y avoir quoi que ce soit de *spécifiquement* baconien dans l'*Essay* (ni

⁷³ (Wood 1975, p. 82) On notera toutefois que les éléments avancés par Wood pour soutenir cette thèse restent très imprécis dans la mesure où son concept de baconisme reste lui-même très vague. Il indique un ensemble d'aspects baconiens de l'*Essay* qui lui semblent indiquer cette connexion à Bacon : « Le titre lui-même, la forme de l'essai, le style de l'écriture, l'insistance de Locke sur l'importance de la coopération intellectuelle, la conscience de la nouveauté de l'entreprise et un attachement à la vérité semblent tous être des frappés du sceau du baconisme » (Ibid.)

⁷⁴ (Gibson 1917, p. 233, nous traduisons)

⁷⁵ Voir, par exemple, le jugement de R. I. Aaron dans son *John Locke* (Aaron 1955, p. 12), ou l'absence de toute référence à Bacon dans l'ouvrage de R. S. Woolhouse *Locke's philosophy of science and knowledge : a consideration of some aspects of An Essay Concerning Human understanding* (Woolhouse 1971).

⁷⁶ Ainsi, F. H. Anderson dans son ouvrage *Francis Bacon : his career and his thought, the Arensberg Lectures* (Anderson 1962) affirme-t-il : « John Locke, qui fut conduit par son environnement scientifique, en tant que membre de la *Royal Society*, et par l'étude des travaux de ses prédécesseurs, à devenir l'auteur le plus représentatif du baconisme du XVII^e siècle – précisément du point de vue de sa doctrine, de la manière dont il l'illustrait, des problèmes qu'il abordait et de la méthode – entreprit la consignation « historique » des opérations et des structures de l'esprit humain. » (Anderson, op. cit., p. 334, nous traduisons).

⁷⁷ Voir l'ouvrage de Sir William Temple *An Essay upon the Ancient and Modern Learning* (Temple 1814, vol. 3, p. 444-486) qui, en Angleterre, faisait porter le débat, non plus seulement sur les mérites de la nouvelle science, mais sur les vertus propres aux anciens et aux modernes dans tous les domaines de la connaissance et de la culture.

la thèse du gradualisme cognitif, ni la thèse empiriste telles qu'elles sont présentées par Locke ne désignent particulièrement une source baconienne). En tout cas, aucun des préceptes caractéristiques de la méthode prônée par Bacon ne se retrouve dans ce texte – la compilation de tous les faits concernant le développement cognitif, les tables de présentation et d'invention, le rejet et l'exclusion de tous les traits propres aux enfants qui ne se développent pas cognitivement (tels que les *changelings*), ou la confirmation par les vingt-sept *instantias praerogativas*, par exemple. Si l'on prétend néanmoins que de telles références travaillent le texte de manière implicite, il faut avancer d'autres éléments de preuve⁷⁸.

D'un manière générale, chez Anstey comme chez Wood, les éléments avancés pour défendre l'idée que Locke avait adopté dans l'*Essay* une « méthode simple et historique » d'inspiration baconienne ne nous semblent pas totalement satisfaisants. Tout au plus indiquent-ils chez Locke un intérêt pour Bacon et une sorte d'adhésion à un *baconisme au sens large* (caractérisé essentiellement par l'importance accordée à l'observation, à la collecte des faits et par un empirisme de principe).

Autrement dit, si être baconien consiste seulement à être adepte d'une méthode « scientifique » ou « expérimentale » au sens large, alors Anstey et Wood ont raison. D'une certaine manière, il est vrai que Bacon est vite devenu au XVII^e siècle une sorte de figure fédératrice pour les « modernes » contre les « hommes de l'école ». Aussi peut-on considérer qu'il y a bien un sens à parler du baconisme de Sydenham, de Boyle ou de Locke⁷⁹, parce que Bacon fut un des premiers à s'interroger sur des questions méthodologiques qui devinrent centrales au cours du XVII^e siècle pour la majorité des philosophes de la nature et parce que les attitudes adoptées furent généralement fondées d'abord sur l'observation. Dans l'introduction

⁷⁸ C'est ce qu'entreprend Peter Anstey, dans son récent article « *Locke, Bacon and Natural History* » (Anstey 2002b). Il y propose une défense articulée de la thèse selon laquelle la méthode historique de Locke est d'inspiration baconienne en s'adossant à un faisceau d'indices textuels et biobibliographiques. Nous ne discuterons pas ici les différents éléments présentés par Anstey pour soutenir son interprétation car cela nous engagerait dans un long développement sur Bacon qui échappe à notre sujet.

⁷⁹ Selon Anstey, c'est dans la proximité de Locke avec Sydenham que le baconisme de Locke se révèle le plus clairement. L'argument d'Anstey suit la ligne suivante : la méthode médicale de Sydenham était de bout en bout d'inspiration baconienne et comme Locke avait adopté la méthode médicale de Sydenham, il a également hérité du fond baconien de celle-ci. Il faut noter que l'affirmation d'Anstey concernant la proximité de Sydenham avec Bacon est très loin de faire l'unanimité. François Duchesneau (Duchesneau 1973) et Patrick Romanell (Romanell 1984, notamment p. 19, 117 et 173, n. 178), par exemple, considèrent que la méthode médicale de Sydenham était distincte et opposée à celle de Bacon. Bien entendu, l'une comme l'autre étaient empiristes et se fondaient sur une méthode « historique » impliquant la collecte des faits. Cependant elles se distinguaient à la fois sur la question de savoir ce qui devait être dérivé de ces listes de faits et sur la manière de dériver ces connaissances de ces listes de faits. Par conséquent, on doit considérer leurs compilations respectives de faits comme incommensurables – sauf en un sens très large.

de *Establishing the New Science : The Experience of the Early Royal Society* (Hunter 1989), Michael Hunter nous met en garde contre toute tentation d'utiliser la catégorie du baconisme pour caractériser les travaux de la *Royal Society* et de ses membres :

Il faut d'emblée indiquer que nous ne comprendrons pas la *Royal Society* des débuts si l'on présume une illusoire unanimité parmi ses membres. (...) Cela n'est pas moins vrai des conceptions qu'ils avaient de la bonne méthode pour étudier la nature. Car l'adhésion de la Society au baconisme cache en fait une diversité considérable de degrés de sophistication dans cette adhésion ; cela pouvait aller de ceux qui se satisfaisaient d'une accumulation quasi-aléatoire de données à d'autres qui insistaient sur la nécessité d'une orientation clairement théorique pour leurs travaux. (Hunter 1989, p. 28, nous traduisons)

On pourrait pourtant penser, à lire *l'History of the Royal Society for the Improving of Natural Knowledge* de Thomas Sprat (Sprat 1667/1958), qu'il y avait une sorte d'unité autour du baconisme au sein des membres de la *Royal Society*. Mais, comme le remarque M. Malherbe dans son article « L'induction baconienne : de l'échec de la métaphysique à l'échec logique » (Malherbe 1984) : « Très certainement, Bacon est pour Sprat plus un état d'esprit, celui de la philosophie expérimentale, qu'une philosophie définie promouvant une ambition et une méthode scientifique propre⁸⁰. » La présentation par Sprat de la méthode baconienne est en effet généralement vague et peu spécifique⁸¹. Et il résume le projet des membres de la *Royal Society* à l'ambition d'élaborer une histoire de la nature comme une fin en soi – alors qu'elle constituait pour Bacon un premier moment de l'induction⁸². Ainsi, le baconisme de la *Royal Society* semble être essentiellement un slogan. La référence à Bacon relève de

⁸⁰ (Malherbe 1984, p. 181)

⁸¹ « La vraie philosophie doit en tout premier lieu commencer par un examen scrupuleux et précis de particuliers ; à partir de ceux-ci, on peut en tirer avec de grandes précautions, certaines règles générales. Mais elle ne doit pas s'en tenir là (...). Elle doit avancer ces principes, pour découvrir de nouveaux effets dans toutes les variétés de la matière : et ainsi les deux chemins doivent être parcourus ensemble : de l'expérimentation à la démonstration et, dans l'autre sens, de la démonstration à l'expérimentation. » (Sprat, op. cit., p. 31, nous traduisons)

⁸² Selon Sprat, les membres de la *Royal Society* avaient pour projet « de tenir des registres fidèles de tous les ouvrages de la nature ou de l'art qui sont à leur portée, en sorte que l'époque présente et la postérité puissent remarquer les erreurs qui ont été renforcées par un long usage ; de restaurer les vérités qui ont été longtemps négligées ; d'utiliser celles qui sont déjà connues de manières différentes ; de rendre plus aisé le chemin vers les vérités qui demeurent cachées. » (Sprat, op. cit., p. 61)

l'idéologie puisque selon lui l'induction doit conduire à la connaissance de la nature des choses – ou formes. À l'inverse, pour les membres de la *Royal Society* (et particulièrement pour Boyle et pour Locke), la connaissance de la nature même des choses est inenvisageable. Tout au plus, pour ces derniers, peut-on formuler des hypothèses concernant les causes dernières des choses. Si l'on en croit Sprat, la *Royal Society* n'a retenu du baconisme qu'une épistémologie empiriste mais sans doute pas le cœur de la conception de la philosophie naturelle proposée et défendue par Bacon.

Mais le revers de cette conception large du baconisme est qu'elle ne nous apprend pas grand-chose de la nature exacte de la « méthode simple et historique » de Locke. Nous pouvons sans doute admettre que Locke adhérait à l'ethos vaguement baconien de la jeune *Royal Society*. Mais, du fait de la généralité du baconisme entendu en ce sens, il y a peu à tirer de cette adhésion en termes de clarification de la méthode de Locke. Par contre, il semble y avoir sur Locke à la fois une influence spécifique de Boyle et, plus généralement, une influence de la *Royal Society*, tant du point de vue méthodologique que du point de vue des principes fondamentaux de la philosophie naturelle.

b) La rencontre et la collaboration avec Boyle

Locke rencontra Boyle en 1660 à Oxford. Ce dernier, de cinq ans son aîné, était un membre du « *Invisible College*⁸³ » qui allait fournir les premiers cadres de la *Royal Society*. Nous avons vu que dès 1658, Locke avait commencé un examen systématique des doctrines médicales de son époque, ce qui l'amena à élargir son champ de recherche à des questions plus générales de philosophie naturelle (notamment sur la circulation du sang, la respiration, les vapeurs morbides, la nature de l'air et la météorologie). La nature de ses rapports avec Boyle durant les premières années est difficile à établir dans le détail. Ce dernier jouissait dès 1661-1662 d'une réputation solidement établie alors que Locke n'était encore qu'un jeune *Tutor* à Oxford. Aussi l'idée d'une collaboration pleine et entière entre les deux hommes dès

⁸³ L'*Invisible College*, également appelé *Philosophical College*, était un groupe composé des principaux acteurs de la création de la *Royal Society* (notamment Robert Moray, Robert Boyle, John Wilkins, John Wallis, John Evelyn, Christopher Wren et William Petty). On trouve une première mention de ce groupe dans une lettre de Boyle à son ancien *Tutor* Isaac Marscombes du 22 octobre 1646 (Boyle *et al.* 2001, vol. 1, p. 42). Ce groupe tint ses réunions à *Gresham College*, à Londres, jusqu'en 1658 date à laquelle les troubles politiques les poussèrent à fuir. La plupart d'entre eux se retrouvèrent autour d'Oxford où ils continuèrent leurs recherches de manière plus informelle. Entre 1660 et 1662 ils formalisèrent leur groupe en soumettant une charte au Roi Charles II instituant la « *Royal Society* ». Pour plus de détails sur L'*Invisible College*, on consultera avec profit l'ouvrage de Charles Webster *The Great Instauration : science, medicine, and reform, 1626-1660* (Webster 2002, notamment p. 57-67) et l'article de Michael Hunter « How Boyle became a scientist » (Hunter 1995).

cette époque doit-elle sans doute être tempérée⁸⁴. Cependant, une certitude est permise : Locke fut un lecteur avide de Boyle. Ses *Medical Common-place Books* témoignent de ses lectures des travaux de Boyle dès le début des années 1660⁸⁵ : *New Experiments Physico-Mechanical touching the Spring of the Air* (1660), *Certain Physiological Essays* (1661), *The Style of the Scriptures* (1661), *The Usefulness of Experimental Natural Philosophy* (1663), et *The Origine of Formes and Qualities* (1666). *The Sceptical Chymist* (1661) fait un peu exception dans la mesure où Locke ne le lut qu'en 1664-65. Aussi est-il sûr que Locke s'intéressa très tôt – et de très près – à la « nouvelle philosophie, » ou « philosophie expérimentale, » de Boyle.

Ce n'est que lorsque ce dernier s'installa définitivement à Oxford, en 1664, que Locke profita pleinement de sa présence pour multiplier les échanges d'informations sur la respiration et sur l'air ainsi que de nombreuses recettes chimiques. Les liens intellectuels unissant les deux hommes semblent alors s'être raffermis, au point que Boyle fit appel à Locke pour effectuer des relevés de pression atmosphérique dans les mines de plomb de *Mendip*⁸⁶. Bien que Locke ne pu mener à bien sa mission pour des raisons essentiellement techniques (le baromètre que Boyle lui avait confié était trop encombrant pour pouvoir le transporter au fond de la mine), il n'en poursuivit pas moins des travaux visant à compléter l'histoire de l'air entreprise par Boyle (Quasiment jusqu'à la fin de sa vie Locke releva quotidiennement des mesures barométriques, hygrométriques et de températures ; mesures qu'il liait à des observations météorologiques). Locke s'acquitta de cette tâche de manière continue jusqu'en juin 1683. Et son petit opuscule *Elements of Natural Philosophy*, publié à titre posthume mais rédigé vers 1697, porte très clairement la marque de l'influence des *New Experiments Physico-Mechanical touching the Spring of the Air* de Boyle⁸⁷. L'intérêt de Locke pour les recherches de Boyle sur la nature de l'air et la réelle collaboration qu'ils eurent sur ce point est, de plus, attestée par la responsabilité éditoriale que Boyle confia à Locke pour sa *General History of the Air* (1692) alors qu'il se sentait décliner en 1682⁸⁸. Cette *General History of the Air* porte clairement la trace de Locke, non seulement dans

⁸⁴ Ce d'autant plus que Boyle ne vivait pas en permanence à Oxford durant les premières années.

⁸⁵ Voir les éclaircissements apportés par J. R. Milton dans son « Locke at Oxford » (Milton 1994)

⁸⁶ Voir l'article de Peter Anstey cité plus haut sur ce point particulier de la collaboration scientifique entre Locke et Boyle (Anstey 2002b, p. 75-76).

⁸⁷ Voir les *Elements of Natural Philosophy*, chap. V (Locke 1823, vol. 3, p. 313).

⁸⁸ Voir Kenneth Dewhurst "Locke's Contribution to Boyle's Researches on the Air and on Human blood" (Dewhurst 1962, p. 202).

l'ordre de présentation, mais surtout dans son contenu, puisque Locke y inclut ses propres relevés atmosphériques de la fin des années 1660.

Ainsi Locke fut-il étroitement impliqué dans les recherches de Boyle sur la nature de l'air pendant près de vingt-cinq ans. Il a lu les travaux de Boyle, a participé à certaines de ses expériences, a mené ses propres relevés atmosphériques conformément à la méthode indiquée par Boyle⁸⁹, tout ces éléments indiquent sans aucun doute une très forte influence de Boyle sur la conception qu'avait Locke de la philosophie naturelle. Mais, plus que tout, cela montre que Locke avait une pratique de la méthode expérimentale prônée par Boyle et par les membres de la *Royal Society*.

c) Locke et la méthode expérimentale de Boyle

La méthode expérimentale de Boyle est essentiellement fondée sur la perception sensible, c'est un point suffisamment évident pour ne pas avoir à revenir dessus en détail. Comme Steven Shapin et Simon Schaffer l'ont bien montré : « la philosophie expérimentale, empiriste et inductive dépendait de la production de faits d'expérience qui étaient des objets d'expériences perceptives⁹⁰ ». Ce jugement général sur la philosophie expérimentale est très exactement celui soutenu par Boyle dans *The Christian Virtuoso* :

Je sais ne pas avoir besoin de vous dire que la philosophie qui est le plus en vogue parmi les *Virtuosi* modernes, qui est appelée philosophie « nouvelle », « corpusculaire » ou « réelle », par d'autres (quoique ce soit moins appropriée) philosophie « atomique » et par d'autres encore philosophie « cartésienne » ou « mécanique », est bâtie sur deux fondements : la raison et l'expérience. Mais (...), bien que la philosophie péripatéticienne, et quelques autres philosophies, prétendent aussi être fondés sur la raison et l'expérience, il y cependant une grande différence entre l'usage qui est fait de ces deux principes par les philosophes de l'école et

⁸⁹ Boyle, dans les *Philosophical Transactions* d'avril 1666 conseille à tous ceux qui veulent étudier l'air « de reporter dans leurs journaux non seulement la date et l'heure du jour auquel la hauteur de mercure est notée, mais aussi (dans une colonne distincte) le temps qu'il fait, particulièrement la force et la direction des vents lorsqu'il y en a. » (Boyle *et al.* 1999, vol. 5, p. 506, nous traduisons) ce qui correspond exactement à la méthode suivie par Locke dans ses propres relevés atmosphériques comme le montrent ses relevés joints à la *General History of the Air* de Boyle (Boyle *et al.* 1999, vol. 12, p. 70-89).

⁹⁰ *Leviathan and the Air-Pump* (Shapin *et al.* 1985, p. 36, nous traduisons)

par les *Virtuosi*. En effet, les philosophes de l'école, dans l'établissement de leur système, ne font qu'un faible usage de l'expérience ; il se contentent pour la plupart d'employer un petit nombre d'expérimentations évidentes et des traditions communes, généralement incertaines et le plus souvent fausses, et ils font reposer toute leur physique sur la raison abstraite, c'est-à-dire sur la faculté rationnelle dotée de ses propres notions communes et de ses idées (...). À l'inverse, les *Virtuosi* dont je parle, et qui désignent dans ce discours tous ceux qui comprennent et cultivent la philosophie expérimentale, font un bien plus grand et un bien meilleur usage de l'expérience dans leurs recherches philosophiques. Ils consultent l'expérience à la fois fréquemment et attentivement. Ils ne se contentent pas des phénomènes que la Nature leur présente spontanément ; ils la sollicitent, lorsqu'ils le jugent nécessaire, pour élargir leur expérience par des essais conçus à cette fin. Réfléchissant encore et toujours sur l'expérience, ils prennent soin d'y conformer leurs opinions et de les réformer en fonction si nécessaire. Ainsi nos *Virtuosi* ont-ils un droit particulier à être distingués par le titre qui leur est souvent donné de *Philosophes expérimentaux*. (Boyle et al. 1999, vol. 11, p. 292, nous traduisons)

Nous avons cité ce long passage de la première partie du *Christian Virtuoso* dans sa quasi intégralité car il présente clairement la place occupée par l'expérience dans la méthode d'enquête propre à la philosophie expérimentale de Boyle. La première particularité de la position méthodologique (et théorique, d'ailleurs) de Boyle est son opposition à la philosophie naturelle péripatéticienne. Cette opposition n'est pas particulièrement originale au XVII^e siècle et l'influence de Bacon ou de Paracelse sur ce point est un fait désormais bien documenté. Mais cette opposition à la philosophie naturelle péripatéticienne prend une forme particulière chez Boyle. Celui-ci, de son propre aveu, ne gardait que de vagues souvenirs de son instruction latine et sa familiarité avec les textes scolastiques était pour le moins insuffisante (il écrivit d'ailleurs peu de ses textes scientifiques en latin). En fait la forme de philosophie naturelle péripatéticienne que Boyle condamnait était une version modifiée (pervertie ?) par les thèses des iatrochimistes et des alchimistes de son temps. Ce fait est particulièrement sensible au sujet des formes substantielles. Les alchimistes et iatrochimistes localisaient les essences dans les choses sensibles elles-mêmes et, de ce fait, réifiaient les formes substantielles dans les propriétés fascinantes (les couleurs, les textures et les odeurs curieuses des laboratoires de chimie) des objets d'expériences. La distinction entre matière et forme aristotélicienne n'était plus située dans une théorie métaphysique de la substance mais dans une théorie physique. Ce qui est d'abord rejeté par Boyle dans la philosophie naturelle péripatéticienne, c'est l'indistinction dans laquelle les formes et les essences substantielles étaient tenues par les chimistes modernes

avec les propriétés sensibles dont nous faisons l'expérience. Aussi sa critique principale de la doctrine péripatéticienne reposait-elle sur une condamnation de la théorie des formes substantielles et des qualités. L'expression favorite de cette condamnation se situait sur le plan du langage obscur utilisé par les péripatéticiens, leur « style obscur » et leur verbalisme. Boyle avait cependant un autre désaccord avec la philosophie péripatéticienne, il estimait que les décisions spéculatives concernant les premiers principes de la nature devaient être maniées avec précaution, sans quoi les découvertes qui seraient faites ne porteraient réellement que sur des propriétés de la fantaisie. En d'autres termes, Boyle militait explicitement pour une limitation de la part spéculative dans l'enquête philosophique naturelle. Par exemple, Boyle soutient, dans *The history of Fluidity and Firmness* (1661) :

Il pourrait être utile de considérer quelles sont les causes générales de ces deux états, qualités, ou affections de la matière et de voir si, par l'association d'expériences chimiques à des notions philosophiques, on ne pourrait produire une explication au moins plus intelligible et plus pratique de ces deux sujets que celle que la doctrine des écoles ne nous a fournie jusque là, car cette explication apparaîtra très insatisfaisante aux hommes de discernement. Nombreux parmi eux, examinant ce qui est enseigné par les péripatéticiens concernant la fluidité et la fermeté, aussi bien que d'autres qualités, estimeront ces doctrines trop générales pour nous apprendre quoi que ce soit et trop obscures pour être entendues. (Boyle et al. 1999, vol. 2, p. 119, nous traduisons)

Par conséquent, une difficulté épistémologique considérable surgit dans la constitution de la physique corpusculaire de Boyle. Difficulté qui est nécessairement présente dans toute théorie postulant des constituants insensibles de la réalité : si l'on postule des corpuscules ou des atomes insensibles, constituant la réalité observable et causant les qualités sensibles, nous ne pouvons pas fonder ce postulat sur l'expérience directe, mais seulement sur une analogie ou une démarche déductive. Il semble donc y avoir un conflit chez Boyle entre son adoption de l'hypothèse corpusculaire et son rejet des principes spéculatifs de l'aristotélisme : comment peut-il adopter une ontologie essentiellement fondée sur des *raisons* (en l'absence

d'expérience directe des entités qu'elle postule) alors qu'il condamne la position péripatéticienne au nom de *l'expérience* (tout en rejetant les raisons avancées par l'école)⁹¹.

En fait, Boyle propose une justification de la postulation d'objets matériels insensibles à partir de leurs effets observables dès *The Sceptical Chymist* (1661) :

Nous pouvons estimer qu'il peut y avoir plusieurs sortes de corps, qui ne sont les objets immédiats d'aucun de nos sens, puisque nous voyons que, non seulement ces petits corpuscules qui s'échappent de l'aimant et qui produisent les merveilles pour lesquelles on l'admire, mais aussi les effluves de l'ambre, du jais et d'autres matériaux électriques – quoique par leurs effets sur des corps particuliers disposés à recevoir leur action – tombent sous le pouvoir de connaître de notre vue, même s'ils n'affectent aucun de nos sens immédiatement du point de vue électrique, comme le font tous les corps, petits ou grands, que nous voyons, touchons ou goûtons, etc. (Boyle et al. 1999, vol. 2, p. 285, nous traduisons)

Le principe fondamental sur lequel repose la méthode de Boyle est donc un passage de l'observation de l'effet à la postulation de la cause. Même si la cause d'un phénomène n'est pas directement observable, du moins l'observation de l'effet permet-elle de penser une cause possible. De ce point de vue, il y a une solidarité entre cet argument et l'affirmation de Boyle que nous sommes justifiés à penser que Dieu existe à partir des phénomènes observés⁹². Cela ne signifie pas, bien entendu que Dieu et les corpuscules ont le même statut épistémologique pour Boyle. Boyle croyait que la révélation garantissait effectivement l'existence de Dieu tandis qu'il n'y a aucune révélation de l'existence des corpuscules (ou de tout autre corps matériel imperceptible). Ainsi, si l'existence de Dieu est une certitude de la foi, l'existence des corpuscules reste nécessairement hypothétique.

Il y a chez Boyle une inévitable humilité du philosophe naturel. Nous ne pouvons espérer gagner de connaissance certaine au sujet de l'ordre des choses. Tout au plus pouvons-nous parvenir à une connaissance probable. Le philosophe de la nature doit rechercher des explications plausibles des phénomènes même si ces explications impliquent des spéculations à propos d'entités imperceptibles.

On le voit de plus en plus nettement, Locke fut très certainement influencé par Boyle sur cet aspect de sa conception de la méthode d'investigation. Les tensions que nous avons relevées au sujet du statut des hypothèses

⁹¹ Pierre-Marie Morel, dans son *Démocrite et l'atomisme ancien*, fait remarquer que la même tension habite l'atomisme démocritéen. Il y a chez Démocrite « une oscillation, voire une hésitation, entre un rationalisme ontologique qui déprécie la connaissance sensible et une forme d'empirisme » (Morel 1993, p. 16)

⁹² Voir notamment le *Christian Virtuoso* (Boyle et al. 1999, vol. 11, p. 295) et l'ensemble de la *Disquisition about the final causes of natural things* (Boyle et al. 1999, vol. 11, p. 79-163)

dans l'épistémologie de la philosophie naturelle de Locke peuvent maintenant être éclairées par la mise en perspective de la double influence de Sydenham et de Boyle. Ces tensions peuvent être en partie expliquées si l'on inscrit Locke dans la double influence de Sydenham et de Boyle. En tant qu'il adhère à la méthode clinique de Sydenham, les hypothèses doivent être évitées au départ de l'enquête, car seule la description des faits d'expériences est susceptible d'offrir au philosophe de la nature le guide nécessaire au progrès de la connaissance. Mais sans hypothèse dirigeant la construction de cette connaissance, le projet ne saurait aboutir. Cependant, on voit qu'il n'est pas question pour Locke de viser la connaissance de la nature même des choses (comme ce pouvait être le cas chez Bacon). Cela tient à la fois à la nature du réel et à la nature de la seule méthode d'enquête qui nous convient : une méthode qui s'appuiera sur les données de l'expérience et sur la formation et l'évaluation d'hypothèses. On voit donc que, si l'on peut parler d'un baconisme de la méthode de Locke, cette influence se limite à une position de principe visant à établir des histoires naturelles devant informer le philosophe naturel des phénomènes à expliquer et non à l'application *stricto sensu* du programme baconien dans son ensemble. De ce point de vue, Locke semble adhérer à la méthode d'enquête prônée par Boyle.

Conclusion

Nous avons pu apercevoir que l'épistémologie empiriste de Locke s'enracinait dans une triple influence. Tout d'abord, Locke semble emprunter au mécanisme cartésien la réduction de tous les phénomènes sensibles à des propriétés intrinsèques mécaniques, voire géométriques (les qualités premières), cela ne suffit sans doute pas à faire de lui un cartésien, mais c'est en tout cas en ces termes que l'*Essay* a été d'abord reçu par ses lecteurs. Il est, de plus, incontestable que la méthode d'enquête défendue et adoptée par Locke est très proche de celle de Thomas Sydenham. Si Locke adopte cette méthode, c'est essentiellement parce qu'il souscrit aux positions de Sydenham concernant notre incapacité à connaître la nature réelle ou l'essence des choses, les causes cachées des phénomènes sensibles et la constitution interne des objets qui nous entourent. Ce pessimisme épistémique, qui est devenu celui de Locke dès le *Draft A*, s'accompagne d'un rejet de principe des hypothèses qui s'atténue, dans l'*Essay*, sans doute sous l'influence de Boyle, face à la nécessité d'assurer la possibilité de la connaissance à des fins pragmatiques. Aussi l'*Essay* est-il placé sous les auspices du passage de la 2^{ème} lettre de saint Pierre (1.3) affirmant que Dieu a donné aux hommes « tout ce qui est nécessaire pour les agréments de l'existence et l'acquisition de la vertu⁹³ ». Ce pragmatisme du projet lockien apparaît clairement dès l'*Épître au lecteur*, lorsque Locke présente son ambition d'être « employé comme simple ouvrier (*underlabourer*) chargé de dégager un peu le terrain et d'ôter certains des gravats qui encombrant le chemin vers la connaissance⁹⁴. » Locke ne cache pas son dessein de prendre part à l'entreprise de la « nouvelle science » de son époque et cela consiste pour lui à rendre compte du fait que la philosophie naturelle de son temps a subi une transformation radicale : il n'est plus question de la saisir comme une science démonstrative et certaine, fondée sur une poignée de vérités métaphysiques établies par la spéculation, Locke tient pour acquis que la philosophie naturelle est une entreprise

⁹³ (*Essay*, 1.1.5, p. 45, nous traduisons)

⁹⁴ (*Essay, Epistle*, p. 10, nous traduisons)

de connaissance probable. Toutes les connaissances doivent être évaluées à l'aune de l'expérience, mais aussi par comparaison avec des hypothèses alternatives (Locke, comme Boyle fait un usage fréquent de l'argument de la meilleure explication). S'il y a dans l'*Essay* une unité autre que thématique, s'il faut chercher à construire une lecture unifiante (à défaut d'être systématique) de la philosophie de la connaissance de Locke, c'est très certainement dans cette mise en perspective des méthodologies de la philosophie naturelle et de la médecine de son temps que nous pouvons la trouver.

Bibliographie

- Aaron, Richard Ithamar. 1955, *John Locke*. 2nd. Oxford,: Clarendon Press.
- Alexander, Peter. 1985, *Ideas, qualities, and corpuscles : Locke and Boyle on the external world*. Cambridge [Cambridgeshire] ; New York: Cambridge University Press.
- Anderson, Fulton Henry. 1962, *Francis Bacon: his career and his thought, The Arensberg lectures, 1957*. [Los Angeles]: University of Southern California Press.
- Anstey, Peter, 2002b, "Locke, Bacon and Natural History." *Early Science and Medicine* 7, no. 1: 65-92.
- Aspelin, Gunnar. 1949, "Locke and Sydenham." *Theoria* 15: 29-37.
- Boyle, Robert, Michael Cyril William Hunter, et al., 1999, *The works of Robert Boyle*. London ; Brookfield, Vt.: Pickering & Chatto.
- . 2001, *The correspondence of Robert Boyle*. London ; Burlington, Vt.: Pickering & Chatto.
- . 2003, "Sensation, représentation et idées dans la philosophie de la connaissance de John Locke." *L'enseignement philosophique, Revue de l'association des professeurs de philosophie de l'enseignement public* 54, no. 2: 19-34.
- . 2007, "Lockean Mechanism and the Principle of Identity." *Graduate Faculty Philosophy*
- Condillac, Etienne Bonnot de et Michèle Crampe-Casnabet. 1998, *Essai sur l'origine des connaissances humaines : ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain*, Collection Textes philosophiques. Paris: Alive.
- Curley, Edwin. 1972, "Locke, Boyle and the Distinction Between Primary and Secondary Qualities" *The Philosophical Review* 81: 438-464.
- Descartes, René et Ferdinand Alquié. 1963, *Œuvres philosophiques*. Edité par Ferdinand Alquié. 3 vols, *Classiques Garnier*. Paris: Garnier frères.

- Dewhurst, Kenneth. 1962, "Locke's contribution to Boyle's researches on the air and on human blood." *Notes and records of the Royal Society of London* 17: 198-206.
- . 1963, *John Locke, 1632-1704, physician and philosopher; a medical biography*, Publications of the Wellcome Historical Medical Library, new ser., v. 2. London,: Wellcome Historical Medical Library.
- Duchesneau, François. 1973, *L'empirisme de Locke*, Archives internationales d'histoire des idées, 57. Le Haye,: M. Nijhoff.
- . 1975, "La méthode Cartésienne et l'interprétation de P. A. Schouls." *Canadian Journal of Philosophy* 4: 603-609.
- Farr, James. 1987, "The Way of Hypotheses: Locke on Method." *Journal of the History of Ideas* 48, no. 1: 51-72.
- Findlen, Paula. 1997, "Francis Bacon and the Reform of Natural History in Seventeenth Century." in *History and the disciplines: The Reclassification of Knowledge in Early Modern Europe*, édité par Donald Kelly, 239-260. Rochester, NY: University of Rochester Press.
- Gibson, James. 1917, *Locke's Theory of Knowledge and its Historical Relations*. Cambridge,: University press.
- Harrison, John R. et Peter Laslett. 1971, *The library of John Locke*. 2nd. Oxford,: Clarendon Press.
- Hunter, Michael Cyril William. 1989, *Establishing the new science : the experience of the early Royal Society*. Woodbridge, Suffolk ; Wolfeboro, N.H., USA: Boydell Press ; Boydell & Brewer.
- . 1995, "How Boyle became a scientist." *History of Science* 33: 59-103.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Garnier Flammarion Paris: Garnier-Flammarion.
- Locke, John. 1650s?, "Early medical notes." in *Bodleian Library, MS. Locke e. 4.*, 165 p.
- . 1662a, "Vacuum." in *Bodleian Library, MS. Locke 32554 f. 75 et 95*.
- . 1662b, "Elasticus motus." in *Bodleian Library, MS. Locke 32554, f. 70 et 71*.
- . 1670a, "Variola." in *Bodleian Library, MS. Locke c. 29, f. 22*.
- . 1670b, "Smallpox Fragment." in *Shaftesbury Papers, PRO 30/24/47/32, ff. 60-69*. Public Record Office, London.

- . 1732, *Oeuvres diverses de M. Locke. Nouvelle édition considérablement augmentée*. [Précédé d'un Éloge historique de Locke par J. Le Clerc]. 2 vols. Amsterdam J. F. Bernard.
- . 1823, *The works of John Locke*. 10 volumes vols. London: Printed for Thomas Tegg. Darmstadt, Germany; Scientia Verlag; 1963.
- . 1954, *Essays on the law of nature. The Latin text, with a translation, introd. and notes, together with transcripts of Locke's shorthand in his journal for 1676*. Oxford,: Clarendon Press.
- . 1976, *The correspondence of John Locke*. Edité par E. S. de Beer, The Clarendon edition of the works of John Locke. Oxford [Eng.]: Clarendon Press.
- Locke, John et Pierre Coste. 1755, *Essai philosophique concernant l'entendement humain, ou l'on montre quelle est l'étendue de nos connoissances certaines, et la maniere dont nous y parvenons*. 5ème éd., revue et corrigée. Amsterdam, etc.,: J. Schreuder & P. Mortier le Jeune. Pierre Coste, 1998.
- Locke, John et Jean-Michel Vienne. 2001, *Essai sur l'Entendement Humain*. 3 vols. Paris: Vrin. Jean-Michel Vienne.
- Locke, John, P. H. Nidditch, et al., 1990, *Drafts for the Essay concerning human understanding, and other philosophical writings*. Edité par John Locke, The Clarendon edition of the works of John Locke. Oxford: Clarendon Press.
- Lojacono, Ettore. 2007, "L'attitude scientifique de Descartes dans les *Principia*." in *Descartes*, édité par Jean-Luc Marion, 225-246. Paris: Bayard.
- Malherbe, Michel. 1984, "L'induction baconienne : de l'échec de la métaphysique à l'échec logique." in *Francis Bacon : terminologia e fortuna nel XVII secolo : seminario internazionale, Roma, 11-13 marzo 1984*, édité par Marta Fattori, 179-200. Roma: Edizioni dell'Ateneo.
- Marion, Jean-Luc. 1975, *Sur l'ontologie grise de Descartes : science cartésienne et savoir aristotélien dans les Regulae*, Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris: J. Vrin.
- . 2007, *Descartes*. Paris: Bayard.
- Meynell, Guy. 1994, "Locke as Author of Anatomia and De Arte Medica." *Locke Newsletter* 25: p. 65-73.
- Milton, J. R., 1994, "Locke at Oxford." in *Locke's Philosophy: Content and context*, édité par G. A. J. Rogers. Oxford.

- Romanell, Patrick. 1984, *John Locke and medicine : a new key to Locke*. Buffalo, N.Y.: Prometheus Books.
- Sanchez-Gonzales, Miguel. 1990, "Medicine in John Locke's Philosophy." *Journal of Medicine and Philosophy* 15: 675-695.
- Schouls, Peter A., 1975a, "Comments on Professors Yolton and Duchesneau." *Canadian Journal of Philosophy* 4.
- . 1975b, "The Cartesian Method of Locke's Essay concerning Human Understanding." *Canadian Journal of Philosophy* 4: 579-601.
- . 1980, *The imposition of method : a study of Descartes and Locke*. Oxford ; New York: Clarendon Press ; Oxford University Press.
- . 1992, *Reasoned freedom : John Locke and enlightenment*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press.
- . 2000, *Descartes and the possibility of science*. Ithaca: Cornell University Press.
- Shapin, Steven, Simon Schaffer, et al., 1985, *Leviathan and the air-pump : Hobbes, Boyle, and the experimental life : including a translation of Thomas Hobbes, Dialogus physicus de natura aeris by Simon Schaffer*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.
- Shapiro, Barbara J., 1969, *John Wilkins, 1614-1672 : an intellectual biography*. Berkeley: University of California Press.
- Sprat, Thomas. 1667/1958, *History of the Royal Society*. Edité par University Washington, *Washington University studies*. St. Louis: [Washington University].
- Stillingfleet, Edward. 1697, *A discourse in vindication of the doctrine of the Trinity : with an answer to the late Socinian objections against it from scripture, antiquity and reason, and a preface concerning the different explications of the Trinity, and the tendency of the present Socinian controversie*. London: Printed by J.H. for Henry Mortlock.
- Sydenham, Thomas. 1666, *Thomae Sydenham Methodus curandi febres propriis observationibus superstructa* [microform]. Londini: Impensis J. Crook.
- Sydenham, Thomas, William Alexander Greenhill, et al., 1848, *The works of Thomas Sydenham, M.D.* London,: Printed for the Sydenham Society.
- Sydenham, Thomas, R. G. Latham, et al., 1987, *Thomae Sydenham Methodus curandi febres propriis observationibus superstructura : the Latin text of the 1666 and 1668 editions with English translation from R.G. Latham (1848)*. Folkestone: Winterdown.

- Temple, William. 1814, *The works of Sir William Temple, Bart. : complete in four volumes, to which is prefixed, the life and character of the author.* New. London: Printed for F.C. and J. Rivington.
- Voltaire et René Pomeau. 1992, *Lettres philosophiques.* Paris: Garnier-Flammarion.
- Walmsley, Jonathan. 2000, "Morbus- Locke's Early Essay on Disease." *Early Science & Medicine* 5, no. 4: 366-394.
- . 2002, "'Morbus," Locke and Boyle -- a response to Peter Anstey." *Early Science & Medicine* 7, no. 4: 379-397.
- . 2004, "Locke's Natural Philosophy in Draft A of the Essay " *Journal of the History of Ideas* 65, no. 1: 15-37.
- Webster, Charles. 2002, *The great instauration : science, medicine, and reform, 1626-1660.* 2nd, Studies in the history of medicine, v. 3. Oxford ; New York: Peter Lang.
- Wilkins, John. 1668, *An essay towards a real character, and a philosophical language [microform].* London: Printed for Sa. Gellibrand and for John Martyn ...
- Wood, Neal. 1975, "The Baconian Character of Locke's *Essay*." *Studies in the History and Philosophy of Science* 6, no. 1: 43-84.
- Woolhouse, R. S., 1971, *Locke's philosophy of science and knowledge: a consideration of some aspects of An essay concerning human understanding.* Oxford,: B. Blackwell.
- Yolton, John W., 1956, *John Locke and the way of ideas,* Oxford classical & philosophical monographs. [London]: Oxford University Press.
- . 1975, "Comments on Professor Schoul's Paper." *Canadian Journal of Philosophy* 4: 611-615.